

BOURGET

ROMANCIER PSYCHOLOGIQUE

BOURGET
ROMANCIER PSYCHOLOGIQUE

BY
HAZEL MATHIESON

A
THESIS
PRESENTED IN PREPARATION FOR
THE MASTER OF ARTS DEGREE

APRIL 1943
UNIVERSITY OF MANITOBA

THE UNIVERSITY OF MANITOBA
LIBRARY

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
I. BOURGET PSYCHOLOGUE	I
II. BOURGET TRADITIONALISTE	31
III. METHODE	41
IV. SUBJECTIVITE DE LA METHODE	49
V. STYLE	55
VI. IDEES MORALES: PORTEE PROBABLE DE LEUR INFLUENCE	61

BIBLIOGRAPHIE

I. ROMANS:

Cruelle Enigme	Le Fantôme
André Cornélie	L'Étape
Mensonges	Un Divorce
Physiologie de l'Amour Moderne	L'Enigme
Le Disciple	Le Démon de Midi
Un Cœur de Femme	Lezarine
La Terre Promise	

II. NOUVELLES:

L'Irreparable (et Deuxième Amour, Céline Lacoste, Jean Haquenon).
Un Saint (et Antigone, Un Humble, Un Joueur, Autre Joueur,
Aline, L'Ancêtre)
Voyageuses
Complications Sentimentales
Monique (et Les Gestes, Reconnaissance)
La Dame qui a perdu son Peintre

III. ŒUVRES DE CRITIQUE:

Essai de Psychologie Contemporaine-- I, II.
Études et Portraits-- 2 vol.

IV. ŒUVRES ÉCRITES SUR BOURGET:

E. Dimnet: Paul Bourget
A. Feuillerat: Paul Bourget -- Histoire d'un Esprit sous la
IIIe République
A. Chevalier: Études Littéraires

CHAPITRE PREMIER
BOURGET PSYCHOLOGUE

Bourget, en choisissant comme genre le roman d'analyse, (terme qu'il préférerait de beaucoup à celui de roman psychologique, car toute la littérature "n'est-elle pas transcription d'un état d'âme?"),

(La Terre Promise--p. 111)

s'est rendu bien compte et des qualités et des limites de ce genre.

Les reproches que lui fait l'abbé Dinnet, que ses personnages manquent de vie (p. 76), ne froissent pas son amour-propre d'écrivain. Il y répond dans sa préface à "La Terre Promise": si cette anatomie continue est incompatible avec un jaillissement et un mouvement de spontanéité, cette méthode peut cependant s'appliquer à reproduire "les mille tragédies taciturnes et secrètes du coeur, à étudier la genèse, l'éclosion et la décadence de certains sentiments inexprimés,---- tout un détail inatteignable au roman de mœurs, lequel doit, pour rester fidèle à son rôle, poursuivre le type à travers les individualités."

(Ibid.--p. iv)

Maie l'abbé Dinnet a raison: Bourget applique tous ses dons d'analyse à la tâche de reproduire des états d'âme plutôt que de créer des êtres vivants. Arriver près des sommets atteints par Shakespeare, créer des êtres vivants qui ^{tiennent} appartiennent à tout pays et à toute époque, c'est ce que ni Bourget ni ses admirateurs n'ont rêvé pour lui. De la vie, ses caractères en ont d'une sorte: "une vie intérieur^s, indépendante des actes purement physiques." "C'est à leur âme qu'ils en avaient, à leurs passions, à leurs souffrances,

Bourget Psychologue

surtout à leurs secrets, à leurs énigmes." Ainsi l'a exprimé son beau-frère, Feuillierat. "La réduction de la vie à ses aspects les plus extérieurs fut le défaut du réalisme."

(Feuillierat-- p. 388)

Par réaction contre cette ^{défaul} déficience, Bourget a écrit son oeuvre.

Cependant, c'est à des besognes bien mesquines qu'il emploie son talent de psychologue assez fin. Il ne nous donne interminablement que l'analyse minutieuse de l'amour, l'amour soit coupable ou innocent, passionné ou pur, vrai ou joué. Il n'écrit guère de livre où il ne soit pas question du développement de l'amour naissant, de ses petitesesses ou, moins souvent, de sa grandeur morale, et des troubles de ceux qui s'y livrent comme à l'unique ressort de leur vie. Est-il des lecteurs qui ne se plaisent que dans l'étude de la vie sentimentale menée par des oisifs et des détraqués? Qu'ils lisent donc Bourget. Si, au contraire, on a soif de lectures plus saines et qui fassent penser, qu'on le fuie.

Admettons qu'il a eu comme but secondaire l'enseignement moral de ses jeunes compatriotes. Mais surtout et avant tout, il se plaît à la peinture de ceux qui aiment à sentir et à se "sentir sentir", et à ne rien faire d'autre.

Une fois cette proposition acceptée, on peut, si on le veut, se mettre à l'étude de ces personnages toujours aux prises avec des complications sentimentales. Ils ont été observés par l'oeil très perspicace et très pénétrant de celui qui, d'après Lanson, a été "depuis Stendhal, le plus grand maître du roman psychologique que nous ayons eu."

(Chevalier-- p. 38)

Il y a jusqu'aux caractères les moins importants qui ont eu à subir ce coup d'oeil scrutateur. Dans "La Terre Promise", la tante de la petite Adele éveille notre confiance, car elle a "un de ces visages unis, paisibles, presque vulgaires, qui dénoncent les lentes et longues habitudes d'une existence sans tempêtes," traits qui révélaient une "magnificence du coeur," et une "bonhomie innocente et simple". (P. 399). Le lecteur est rassuré: Adele aura dans sa tante de quoi combattre sa sensibilité d'enfant trop précoce.

Bourget réussit là où la plupart des écrivains d'âge mûr ont échoué: dans la compréhension des petits faits dont est composée la vie sous-consciente de l'enfant: les quelques mots lancés au hasard par un valet qui dit à André Cornelis à propos de la mort de son père: "Ah, M. André, quel affreux malheur," mots qui servent de point de départ pour les soupçons dont il sera sans cesse torturé; les regards curieux dont André se sent l'objet, le silence universel au sujet de la cause de la mort subite. A ceux-ci et à beaucoup d'autres mêmes signes, l'enfant devine qu'on lui mentait__ car c'est rarement qu'on trompe tout à fait la compréhension instinctive d'un enfant__ et il en souffre. Le second mariage de sa mère à un homme dont l'enfant se méfiait et en qui il pressentait un rival, sa terreur que sa mère ne vînt à mourir, elle aussi, ont fini d'éloigner André de tout le monde. Replié ainsi sur lui-même, il retourne sans cesse dans sa pensée au spectacle inoubliable de son père mort et de sa mère agenouillée au pied du lit et qui pleurait. Peut-être que l'assassin, en se déguisant en garçon de collège, viendra la nuit le chercher aussi, lui, André. Il frémit à la seule idée ainsi conçue par son imagination, mais il se tait. Gêné dans la présence de son beau-père, il se montrait sec et égoïste; même auprès de sa mère,

Bourget Psychologue.

il se sait relegué au second plan dans ses affections. Qui a vu plus juste dans un coeur d'enfant?

Ces portraits de caracteres valent toujours quand Bourget se laisse influencer par ses maitres de l'école naturaliste; nous les reconnaissons pour vrais. Il y en a cependant qui montrent que Bourget n'avait pas tout à fait écarté toute trace de romantisme: quelques-unes de ses jeunes filles, trop pures, trop innocentes pour être de ce monde, Casal, libertin que ses libertinage avaient comme spiritualisé (est-ce possible?), pour n'en citer que quelques-uns.

Nous lui savons meilleur gré quand, le cahier à la main, il a noté ses observations à la manière conseillée par Taine. Comme celui-ci, il croyait que la valeur d'un ouvrage se mesurait à ce qu'il portait en lui de documents significatifs. L'influence de Taine, de Zola, et de Maupassant se voit dans un article qu'il contribua à la "Vie Littéraire", duquel Feuillerat a tiré l'affirmation de Bourget que "le roman naturaliste était le seul qui fût entré franchement dans la voie tracée par la science," car l'oeuvre littéraire doit "nous mettre un microscope devant les yeux."

(Feuillerat- "Paul Bourget"--p.55)

Ce que Bourget ne doit pas à l'école naturaliste, c'est l'habitude de l'analyse subjective des mobiles et des émotions. Feuillerat a résumé ainsi le credo de notre romancier: "L'écrivain ne doit pas laisser l'âme en dehors de son étude et---- il doit dégager les lois qui gouvernent les passions pour mieux expliquer cette âme." Décrire "la vérité humaine et morale" est son but. "Rien n'est beau, rien n'est rare comme d'observer les autres et soi-même avec sincérité."

(Ibid.-- p. 44)

Bourget, tout en restant fidèle à ces principes, a de beaucoup dépassé ses maîtres et s'est fait une renommée à part comme chef de l'école moderne d'écrivains psychologiques.

Signalons quelques portraits de plus, tirés parmi la grande foule de caractères de moindre importance.

Françoise, la bonne des Fresneau ("Mensonges"), qui était une "grosse et lourde fille de trente ans, à la taille courte, aux épaules carrées," et au "visage auvergnat éclairé de deux yeux bruns d'une simplicité animale." Il lui manquait, quand elle souriait, une dent derrière chaque œillère. Elle avait l'habitude de ramasser des expressions littéraires qu'elle déformait dans une façon toute particulière, telle: "Il s'identifie avec ses héros"; elle employait le mot "archeduc" pour indiquer un "aqueduc". Ces quelques traits, bien choisis, résument ainsi tout le personnage et nous le présentent net et clair. C'est de même avec Mme. Offarel, autre caractère dans "Mensonges". D'esprit bien étroit et médiocre, elle se plaisait à raconter interminablement les détails infiniment petits de son existence quotidienne--l'habileté de ses chats qu'elle jugeait supérieurement remarquables, ses "voyages (au marché pour prendre ses provisions) dont le moindre épisode faisait événement." Elle est de ce nombre de braves gens qui "avaient réalisé le rêve secret de toute famille de la petite bourgeoisie parisienne et déniché dans ce quartier isolé un appartement avec un jardinet grand comme un mouchoir de poche."

(Mensonges--p. 87)

Un mot suffit à Bourget pour indiquer l'embarras dans lequel vivaient les Offarel: quand René se rend chez eux pour voir Rosalie, on est en train de compter le linge.--"le pauvre linge du ménage gêné: il y avait des bas dont les talons se hérissaient de reprises, des serviettes effilochées."

(Ibid.--p. 88)

Bourget a fait d'admirables portraits de jeunes filles. D'entre eux,

Bourget Psychologue

il y a celui de Céline Lacoste, dans la nouvelle du même nom. Dévote, elle veut ramener à l'église son père qui n'a pas pour longtemps à vivre. Mais elle a beau tâcher, en employant des ruses quelquefois bien naïves, de l'intéresser aux choses saintes; il meurt sans se confesser; Céline, toute atterrée par son chagrin et déchirée par les remords, languit. Pres de mourir, elle refuse cependant de recevoir le saint sacrement, car elle ne voulait point être séparée de ce père si tendrement aimé et qu'elle n'osait espérer revoir au paradis.

Par contraste, Bassigny, vieillard qui, dans "Sauvetage", se montre si résolu là où il s'agissait de l'honneur de sa fille, souffrait d'abord sans pouvoir se décider à agir, car il "était loin de posséder un de ces caractères entiers qui ne connaissent ni ondoiements ni volte-faces dans une décision une fois adoptée, une de ces âmes d'une pièce--- chez qui la certitude intime ne vacille jamais. Il avait toujours senti, au contraire, les secrètes faiblesses des êtres trop tendres que leurs impressions conduisent plus que leurs réflexions et qui changent de dessein au gré de leur changeante sensibilité. De tels esprits ne sont incertains que par leur émotivité. Ils déploient une invincible énergie quand une passion fixe les soutient et les soulève."

(Complications Sentimentales--p.223)

Il est précisément le type de la plupart des personnages décrits par Bourget, lesquels trouvent dans leurs émotions le point de départ de leurs actions.

Bourget est loin d'écrire, même dans ses nouvelles, avec l'impersonnalité de Maupassant. Dès le début même, il laisse deviner soit son admiration ou son mépris, soit sa pitié ou sa haine pour ses

Bourget Psychologue

caractères et leurs actes, résultat inévitable de son dessein d'enseignement moral. Mais il se garde bien de dégénérer en sensiblerie comme l'a fait Dickens; il est trop grand artiste pour cela. Par exemple, Gambaro, l'humble ami fidèle de "La seconde mort du Broggi-Mezzastris," est un "petit homme, âgé, chétif, de pauvre mine, tout blanc, tout voûté, avec un de ces visages à la fois délicats et humbles, fins et craintifs, où se devine ce mélange singulier d'une intelligence très vive et d'une incurable méfiance de soi."

(Le volume-"La dame qui a perdu son peintre"-154)

Dans ce portrait plein de dignité, il nous est aisé d'entrevoir là où gisait l'intérêt sympathique de Bourget.

Et où trouve-t-on des mots plus délicats et plus justes pour indiquer celui qui, bien que se sentant trop âgé, n'en aime pas moins, secrètement et dignement, une femme belle et jeune: Vivien était épris de Mme. Fauvel (dans "Daisy") "avec cette affreuse lucidité de l'homme vieillissant, lorsque la vanité ne lui fait pas désapprendre, pour son propre compte, les vérités les plus certaines, celles qu'il a constatées tant de fois chez les autres." Donc, "il y avait, chez lui, une extrême maîtrise de soi."

(Ibid.--p. 290)

Il est bien rarement que les nouvelles de Bourget s'occupent de la petite bourgeoisie et des paysans. Mais les quelques caractères tirés de l'une ou de l'autre classe sont admirables et dans leur simplicité et dans leur droiture. Où en trouver de plus vrai que Mme. Françoise Franquetot dans "Monique", qui, de paysanne haineuse et dure là où il s'agissait du bonheur menacé de sa fille, une fois la bassesse de sa fille établie, devint modèle même de la justice, car "elle était incapable de commettre de parti pris la plus légère

Bourget Psychologue

injustice.---- Il y avait en elle un mélange de brutalité instinctive et d'intransigeante droiture."

(Ibid.--p. 132)

De retour chez elle après la découverte de l'indélicatesse commise par sa fille, " elle s'était assise sur sa chaise, sans même ôter son chapeau, et elle demeurait là, les grosses semelles de ses larges souliers posées à plat sur le carreau rouge, ses fortes mains gantées ouvertes sur ses genoux; dans cette attitude ruminante de paysanne, que son endimanchement, au milieu des cuivres reluisants des casseroles--- rendait plus pittoresque encore."

(Ibid.--p. 135)

Détails admirablement choisis pour marquer l'accablement moral d'une mère déçue. Elle s'est montrée parfois digne de son mari; elle et lui avaient adopté une enfant trouvée-- "tout naturellement, tout tranquillement, comme les braves gens accomplissent leurs belles actions dans le peuple." (p. 14). Mais son mari, et par ses dons intellectuels et par une sensibilité bien au-dessus de son entendement à elle, se montrait presque toujours son supérieur: "Les personnages tels que lui, mi-ouvriers et mi-artiste^s, se trouvent tout naturellement prendre à de certaines heures des façons de gentils-hommes, comme ils se trouvent en avoir les sentiments. À d'autres heures, ils retombent à la brutalité de leur classe et de leur profession," (p.--145), car on ne peut, dirait Bourget, rompre tout à fait avec son hérité de paysan.

Restent encore deux portraits des plus admirables, l'un et l'autre d'homme^s bien humbles. Ainsi que Mme. Franquetot, ils se révèlent plutôt dans leurs actes que dans l'analyse de leurs propres émotions: il n'y a que les oisifs et les désœuvrés riches qui, ne se trouvant dans la nécessité de peiner chaque jour, aient le loisir

Bourget Psychologue

d'analyser leur état d'âme, et de s'engager dans des liaisons, autant par désœuvrement que par un élan de passion véritable et profonde. Raison de plus pour que le romancier psychologique cherche ses personnages dans la haute bourgeoisie et dans l'aristocratie.

Un humble, dans le petit conte du même nom, est cette fois professeur libre. Rien qu'à la façon dont il entre dans le tramway presque comble, on le devine timide, farouche, et qui s'effacerait volontiers le plus que possible; il s'assied, en s'excusant, entre deux personnes grandes et grosses; ses vêtements sont usés; ses bottines tachées de boue. En route, il corrige des exercices. Il mène une vie "d'un irrésistible épuisement", il se lève à cinq heures, fait sa toilette avec l'unique pot à eau, l'unique savon et l'unique peigne du ménage, et se rend à ses répétitions à pied, par économie. Grâce à une leçon chez une dame russe, qui donne beaucoup plus qu'à l'ordinaire, il se permet de caresser un rêve qu'il n'a pas pu réaliser pendant ses vingt-sept ans de mariage-- il souhaite passer quinze jours au bord de la mer avec sa femme. L'argent lui a toujours manqué, car il a cru devoir donner de petites pensions à ses trois enfants, mariés sans dot, et à deux vieilles parents. L'ironie du sort a voulu qu'un des valets qui le recurent chez la dame russe fit cette remarque à son compagnon: "Ça gagne de l'argent comme ça veut sans rien faire, et ça ne se payerait seulement pas un fiacre pour arriver propre." (Il n'avait pas essuyé ses semelles avant d'entrer.)

Dans "Jean Maquenen" (du volume intitulé "L'Irréparable"), étude de paysan, la méthode de Bourget est cette fois presque entièrement objective, méthode qui s'accorde bien avec son caractère principal.

Bourget Psychologue

paysan né dans ce petit village de pêcheurs et qui s'est fait soldat. Peu importe à ces gens-là l'analyse des mobiles et du conflit moral; pour eux, penser, c'est agir. Maquenem, après trois années de service dans l'Est, vint chercher sa promise. Elle s'est ennuyée à l'attendre et va épouser un autre. Après ce coup inattendu, Maquenem vécut "comme si de rien n'était," mais "il n'était pour rien l'héritier du sang de ces Normands aux yeux rusés, les paysans de la mer, à la fois violents et faux, comme elle, Il y a en eux du pirate, du joueur, et aussi du pêcheur patient parcequ'il est sûr de son coup de filet."

(L'Irréparable--p. 278)

Aussi, attendait-il le jour où, sur les falaises qui dominaient la mer, son rival revenait d'une course, tout seul. Ils se battirent. Les bras entrelacés, tous deux roulèrent le long de la pente et tombèrent, brisés, morts, sur les rochers. L'homme est impuissant à combattre le sort malveillant, qui est comparé par Bourget aux "rochers contre lesquels la marée montante précipitait rageusement l'armée de ses houles, aussi impuissantes, dans leur fureur, à renverser leur enceinte de pierres que l'est le plus violent amour à vaincre l'indifférence d'un cœur de femme ou l'inexplicable dureté du sort."

(Ibid.--p. 283)

Comme l'a dit Adrien Chevalier dans ses "Études littéraires", "toute la sûreté de sa méthode est due à ce souci de ne laisser échapper aucun détail". (p. 39). Il a noté les menus faits, tel chez Malglaive (dans sa nouvelle, "Antigone") la différence entre sa figure vue de face, et cette même figure vue de profil, dédoublement physique qui témoignait d'un dédoublement moral; la main maigre de la sœur de Claude Larcher qui, enfant, en avait remarqué la moiteur froide dont il se souvenait beaucoup d'années plus tard. Cette habitude de

Bourget Psychologue

l'observation minutieuse s'applique aux traits de l'esprit aussi, et en fait, de Bourget, un psychologue d'une acuité surprenante. Le lecteur se rend compte, à maintes reprises, d'une perspicacité qui exprime avec précision ce dont, lui, il ne s'était aperçu qu'imparfaitement. En se rappelant, dans "La Pia", le portrait qu'il avait fait de Dom Casalta à son compagnon de voyage, Bourget dit: "quand on cause, avec un compagnon aussi différent par certains côtés, involontairement la parole fausse un peu la pensée. On éclaire, dans les anecdotes, les parties que l'on croit plus perceptibles et l'on jette de l'ombre sur celles qui semblent étrangères à l'écouteur."

(Voyageuses--p. 312)

Et, après avoir échangé leurs impressions de l'église, qui, vue de loin, ressemblait à une femme de Millet, Bourget conclut: "J'en suis arrivé à ce point de la vie où l'on sait trop l'inintelligibilité réciproque des êtres les uns par les autres: et que de choses l'on pardonne à un compagnon qui, de temps en temps, vous dit sur un livre, sur un tableau, sur un pays, sur une statue, précisément la phrase que vous prononcez à vous-même."

(Ibid.--p.302)

Il n'y a peut-être aucun auteur qui ait su mieux que Bourget pénétrer plus avant dans un cœur de femme. Au fait, la plupart de son oeuvre s'est appliquée à cette étude, de sorte que le titre d'un de ses livres-- "Un Cœur de Femme"-- aurait pu devenir le titre de presque tous ses romans.

Puisque Bourget est préoccupé surtout avec l'analyse de l'amour, ses femmes sont presque toutes des amoureuses, beaucoup d'entre elles des flirts, quelques-unes ou des coquettes ou des coquines. Même

Bourget Psychologue

les plus honnêtes sont un peu flirts,--le flirt, "c'est le péché des honnêtes femmes."

(Physiologie de l'Amour Moderne--p. 132)

La vie sentimentale est toute leur existence.

Feuillerat l'a très bien résumée, la femme chez Bourget, par ces mots: "Il l'admirait et la mettait à la place d'honneur dans ses livres. Quand elle était pure et souffrante, il lui donnait largement sa pitié, et quand elle ne se montrait pas irréprochable il lui accordait néanmoins son indulgence. Il la préférait gracile, grave et tendre-- la femme dont la beauté s'harmonise avec la demi-clarté des fins d'après-midi,---- avec ce visage suave, gracieux et rêveur qu'ont les héroïnes de la poésie anglaise ou les modèles des peintres préraphaélites."

(Feuillerat--p. 105)

Bref, la femme n'est qu'une poupée, incapable du penser, ou bien un être faible dont tous les dons sont faits pour aimer ou se faire aimer. Il faut donc qu'elle soit très belle, de manières séduisantes, douée de ces attractions calculées à remuer les sens de l'homme, à le séduire dans ses moments de loisir. Jamais elle ne devient la compagne ou l'amie intelligente capable de lui venir en aide, dans ses difficultés, et de partager ses travaux intellectuels. Pour elle, il n'est destiné aucun rôle plus élevé, plus noble que ceci: ou qu'elle écoute, comme Juliette de Tillières, en auditrice docile, les propos et les espoirs peu compris de son seigneur, qu'elle ne pourrait absolument pas aider de ses conseils, ou qu'elle se fait une copie soumise, comme Gabrielle Darras, des croyances intellectuelles de son maître, quitte à se révolter contre, quand sa vie sentimentale

Bourget Psychologue

y soulève des obstacles. Constatons-le. Ce n'est que par ses sentiments et ses passions que la femme vit et qu'elle agit. Prenez-lui sa capacité de sentir et de "sentir sentir", il ne reste qu'un beau fantôme. Inutile de faire appel à son raisonnement: elle n'en a presque pas, ou, si elle en a, le cœur a ses raisons, lesquelles l'emporteront toujours.

Avec cela, la femme est souvent capable de calculs bien froids, bien hardis, là où il s'agit de sauvegarder son bonheur, ou de s'emparer d'un cœur plus naïf que le sien et sans défense efficace. Bourget s'étonne qu'une créature frêle en apparence, comme Emmeline de Sarlievre dans "L'Écran", puisse être à un tel degré pratique. Elle était une de ces romanesques qui sont "au fond des positives".

(Complications Sentimentales--p. 91)

Conduire sa vie quotidienne, cacher son roman à son mari, donner à son amant des rendez-vous, tout cela "suppose chez ces soi-disant étourdies une telle froideur de calcul au service de leurs plaisirs." Mais ces femmes ont mis tous leurs dons d'esprit supérieurs au service de leur cœur; pas de lutte chez elles entre la raison et le cœur, car la vie de la pensée n'a d'autre but que de se mêler de leurs émotions, l'amour, surtout. Bourget a su pénétrer jusqu'aux plis les plus cachés le type de femme représentée par Emmeline. Puisqu'elle a adopté comme guide son cœur, qui ne donnait aucune règle morale, non seulement elle est peu scrupuleuse, mais elle ne croyait jamais entièrement à la vertu des autres. Donc, elle trouvait odieuse la réserve vertueuse et pudique de son amie-écran, qu'elle soupçonnait d'être amoureuse de son amant à elle. Elle ne se faisait pas scrupule de l'interroger franchement et brutalement, afin d'en savoir la vérité.

Bourget Psychologue

elle haïssait les à peu près, les sous-entendus. Voir le trouble qui bouleversait son amie laissa entrevoir à Emmeline un peu leur oeuvre à elle et à Bertrand, ce qui ne l'empêcha point, confrontée par la lettre écrite par son amant, de rejeter le soupçon sur son amie-écran. Elle était de ces femmes que l'on ne pourrait convaincre d'une faute: une imagination tellement fertile en artifices saurait toujours s'en tirer habilement. Égoïste avant tout, elle ne rougissait pas de s'abriter derrière cette amie, qu'elle savait trop loyale, trop noble, pour la dénoncer.

La jeune fille qui est le principal caractère dans "Les Costes" savait, elle aussi, se plier devant les circonstances avec cette facilité qui est propre aux passionnés, aux faibles, et à ceux qui manquent absolument de sincérité. Elle avait pris au pied de la lettre le conseil de St. Paul, to be all things to all people. Sa mère la savait fausse et hypocrite, et la voyait ^{avec} inquiétude jouer sans cesse un rôle savamment choisi pour capter l'attention de son interlocuteur du moment. Cette attitude s'explique par une "aridité intérieure" qui ne les permet pas (à de telles personnes) de s'engouffrer profondément, simplement, réellement, jointe à une imagination qui fait qu'elles jouent une comédie à elles-mêmes."

(Monique---p.175.)

La mère, qui ne voyait que trop clair dans le coeur de sa fille, croyait devoir, avec quelle angoisse, on peut se la figurer, avertir le jeune homme qui s'était laissé duper par ses manières trop avenantes.

Les femmes de Bourget vues dans leur totalité peuvent se diviser en quelques types bien marqués. À l'une des deux extrémités il y a les femmes vertueuses et sans taches, et à l'autre, les coquines sans

Bourget Psychologue.

moralité aucune qui se font un plaisir de se livrer sans frein à leurs caprices et à leur besoin d'être aimées. Entre ces deux types opposés se trouvent celles qui, tout en étant honnêtes femmes, se réjouissent de "flirter" un peu, mais pas assez pour être convaincues d'être déloyales, et celles qui veulent rester honnêtes mais ne le peuvent pas, faute de force morale pour maîtriser leur passion. Il faut y ajouter la femme moderne, entrevue dans "Un Divorce", femme admirable dans sa droiture, éclaircie, indépendante, et qui s'est fait une religion des idées nouvelles de la moralité.

Avouons-le: les femmes les plus intéressantes sont précisément celles qui sont en voie d'abandonner leur poste de vertueuses et qui se voient entraînées, les unes en y consentant, les autres en luttant contre, par le courant de leurs émotions. Les raisons de cet intérêt? C'est que de tels caractères, par ce fait même qu'ils sont en train de se transformer plutôt que de rester spirituellement immobiles, sont plus vraisemblables, plus vivants. Il est à regretter que cette transformation s'accomplisse presque toujours dans la direction du pire, au lieu du meilleur. Bourget est pessimiste, misanthrope presque. En outre, des caractères en qui le bien et le mal partagent le champ ressemblent plus à ce que nous connaissons de la nature humaine que ceux de Dickens, par exemple, lesquels sont sur-humains, soit dans leur bassesse complète, soit dans leur extrême noblesse morale.

Une des femmes qui semblent se tenir au beau milieu dont nous avons parlé, est Suzanne Moraine, principal personnage féminin de "Mensonges". Elle est, peut-être, le caractère de femme le mieux développé, etc par cela même, le plus admirable au point de vue du critique.

Bourget Psychologue

Les restes de vertu chez elle sont purement extérieurs, de vaines apparences gardées par elle pour conformer aux convenances^s de ce monde de la haute bourgeoisie qu'elle fréquentait. Ainsi, toute sa vie consistait-elle en des efforts pour tromper; le mensonge devint sa façon ordinaire de s'exprimer.

Bourget, d'après son habitude, en l'introduisant dans son roman, laisse deviner son caractère aux traits de sa physionomie. Les détails purement physiques sont toujours destinés par lui à remplir ainsi un rôle double--- celui de nous mettre le personnage devant les yeux, et celui de nous mettre au courant de sa vie intellectuelle et morale. Il dit de Suzanne: "Pour un médecin philosophe, le contraste entre le charme presque idéal de cette physionomie et l'évident matérialisme de cette physiologie devait fournir prétexte à des réflexions de défiance."

(Mensonges--p.69)

Nous voyons ici Bourget qui écrit, son cahier hérité des romanciers naturaliste^s à la main. Il a relevé avec beaucoup d'adresse les petits gestes, les menus actes qui en font, de cette femme, le charme à la fois séduisant et hypocrite. Auprès du jeune René Vincy, qui l'adore, elle joue le rôle de Madone: elle parlait littérature, dont elle était, de plus, absolument ignorante, et faisait allusion aux goûts intellectuels de feu son père; elle faisait semblant d'être fort peignée quand René, interrogé sur sa foi religieuse, avoua des doutes. Après avoir écouté très attentivement la lecture de ses poèmes, elle lui fit la "suprême flatterie" de rester silencieuse. Pour le baron Desferges, vieux viveur, elle a ce sourire de petite fille auquel "les hommes les plus défiantes croient toujours, car

Bourget Psychologue

ils ont vu leur soeur sourire ainsi."

(Ibid.--p.129)

Elle lui donne toujours raison quand, après le départ de René, il condamne les auteurs de n'être que des "phonographes bêtes et méchants". Quant à son mari, bon garçon qui se fie pleinement à elle, elle savait le ménager, lui aussi. Il se trouvait fort content de déjeuner en tête-à-tête avec elle tous les matins, et faisait partout des éloges de sa femme, tout prêt à croire que c'était ses petites économies qui lui avait permis de s'acheter des bijoux de valeur qui étaient, en vérité, cadeaux de Desforges. Celui-ci était devenu d'autant plus nécessaire à Suzanne qu'il défrayait de temps en temps ses notes.

Ainsi, s'arrangeait-elle de sorte que ni l'un ni l'autre de ces hommes ne la soupçonnait d'être infidèle. Tous trois lui étaient indispensables--- son mari lui prêtait son nom et une place auprès de lui dans le monde; Desforges "suffisait à une portion de son luxe," qu'elle trouvait nécessaire au bonheur, car elle s'était fait un culte de sa beauté et de la parure; et René satisfaisait à cette passion animale qui formait "l'arrière-fond sincère de ses rapports" avec lui.

(Ibid.--p.272)

Chose surprenante: Bien que tous ses rapports avec ces trois hommes fussent fondés sur un tissu de mensonges de plus en plus compliqués, qu'elle se fût servie de tours bien méprisables pour ~~se lier~~ ^{s'attacher} le coeur de René, et que toute sa vie fût une suite de mensonges, elle se faisait une vertu de mentir le moins possible, et elle apportait à leurs rendez-vous "une âme entièrement heureuse, entièrement étrangère aussi à tout sentiment de remords."

(Ibid.--p.271)

Bourget Psychologue

Elle était coquette surtout et avant tout, mais coquette inconsciente. Elle l'était naturellement, comme elle respirait. Ainsi, elle n'y voyait jamais rien de mal. Elle agissait toujours par un mouvement instinctif, qui seul occupait sa pensée pour le moment. Il n'y avait qu'à l'heure actuelle qui existât pour elle. De là, cette "suspension si absolue du reste de son existence qu'il lui aurait fallu se raisonner pour savoir qu'elle mentait."

(Ibid.--p.272)

et raisonner, c'est ce que ne feront jamais ceux qui se laissent dominer par l'instinct; ils ne reconnaissent donc pas aucune loi morale. Ainsi, n'est-elle à ses propres yeux ni bonne, ni mauvaise. Bref, elle est "coquette magnifique".

L'actrice, Colette, dans ce même livre, est l'affreux exemple de ce qu'aurait pu devenir Suzanne, née dans un milieu plus humble. Celle-là, coquine, sans moralité aucune, ne reconnaît absolument pas de frein qui puisse mettre des bornes à ses caprices. Tour à tour affectueuse et cruelle, elle témoignait dans ses rapports avec le malheureux Larcher une "dépravation de grande courtisane," et une "sensualité cruelle---qui pousse une femme à martyriser l'homme dont elle ne peut pas fuir les caresses." (P. 109). Elle n'a même pas la vertu de lui être fidèle, mais elle lui en voulait, à lui, de son étroite amitié avec le petit René: "la fidélité de l'homme à l'homme est un des sentiments qui blessent le plus profondément la femme", (p.294), car elle s'en sait exclue. Il n'y avait que la force pour la ramener à la gentillesse; battue par Larcher, elle lui expédia peu de temps après un billet des plus affectueux.

En vérité, Bourget a eu entasser des connaissances profondes

Bourget Psychologue.

d'une certaine sorte de femme.

À cette femme-là, Bourget oppose celles qui ont vu ce qu'a l'amour coupable d'attrayant, mais qui ont livré un combat pour s'en tirer avec des restes d'honneur et y ont prévalu. Juliette de Tillières dans "Un Coeur de Femme" est de ces femmes vertueuses qui se battent pour ne pas être victimes de leurs propres passions. Par mille et mille détails savamment observés et notés, Bourget en a fait, d'elle, un de ses caractères de femmes le plus près d'être vivants. Il va sans dire qu'elle est belle et fragile, qu'elle a un charme rêveur, l'air gracieux et le pli triste du sourire, car Bourget n'a pas réussi à se débarrasser des dernières traces du romantisme. Ce n'est pas par de tels détails que ce portrait vaut, mais plutôt par la pénétration que révèlent des remarques comme celles-ci: "Les plus fines (des femmes), pourvu qu'elles aient du coeur, sont disposées à croire un homme qui leur joue la comédie des destinées avortées. C'est leur roman secret à elles toutes, de consoler ces misères-là".

(Un Coeur de Femme--p. 46)

car il y a un "pouvoir de séduction qu'exercent les libertins professionnels sur beaucoup d'honnêtes femmes". (P. 26). Quant à en causer avec son amie intime, Juliette ne saurait pas le faire: "les amies les plus intimes ne se font que des moitiés de confidences." (P. 19). Ce qui fit que Juliette ne s'entretenait avec Gabrielle au sujet de Foyanne et de Casal que trop tard pour s'épargner de grands chagrins. "Une amie ne croit jamais tout à fait ce que lui dit son amie" (p. 28), mais elles ne s'en aiment pas moins tendrement, trait qui, d'après Bourget, distingue l'amitié féminine de celle des hommes.

Mme. Monneron, femme née dans la petite bourgeoisie et un des

Bourget Psychologue

caractères les plus vraisemblables dans "L'Étape", donne tort à ceux qui refusent de reconnaître chez Bourget aucun intérêt aux gens du peuple. Elle est un type du Midi: honnête mais très vulgaire, d'esprit court et de cœur étroit. Elle avait une parfaite incurie dans la tenue de sa maison; elle gaspillait son argent et était toujours endettée ou en retard avec les fournisseurs; boucher un trou par un autre était sa façon ordinaire de satisfaire aux plus pressants besoins d'argent. Toutefois ^{elle} avait ~~elle~~ ce génie de trompe-l'œil que Bourget trouve le propre des gens du Midi. Vis à vis de ses quatre enfants, elle se montrait partielle et injuste, car l'aîné et le cadet, un franc garnement, étaient les objets de tous ses soins maternels, tandis que Jean et Julie, qui ne lui ressemblaient point, lui demeuraient incompréhensibles. Indolente et égoïste, entêtée et impulsive, elle était incapable de remplir auprès de ses enfants le rôle d'une mère.

Ce n'est pas à dire que Bourget ne sache pas peindre une mère dévouée; dans "Cruelle Enigme" nous en avons une de trop tendre qui entoure son fils unique d'une foule de soins, qui veut le garder tout entier pour elle, et ne vit que pour le combler de son affection.

Mais il est rare que des femmes comme elle, toute honnêteté et sans être effleurées de l'ombre même du mal, se trouvent au premier plan dans les romans de Bourget, ^{vu} ~~vu~~ qu'elles sont encore assez nombreuses dans le monde réel, les romanciers naturalistes et psychologues nonobstant. Bourget ne s'en sert que pour faire ressortir par contraste les défauts de ses personnages principaux; occupant ainsi le rôle secondaire de cadre, elles nous apparaissent sous des couleurs fades et sans éclat. Faut-il conclure de cela que les vertu-

Bourget Psychologue

euses n'ont pas de ces âmes compliquées qui seules puissent intéresser le romancier psychologique? Signalons deux exceptions. Lazarine, par ce fait même qu'elle peut révéler ses sentiments dans ses lettres écrites à sa sœur, nous donne le spectacle d'une jeune fille confiante et pieuse, la pensée un peu tendue vers le mysticisme, qui a une idée des plus élevées de l'amour. En face du silence du lieutenant Graffeteau, dont elle a pressenti l'intérêt grandissant vis-à-vis d'elle, elle foule sous pieds sa réserve pudique et lui déclare la première son amour. Dans ce livre, écrit en pleine guerre, se voit l'inquiétude de la jeune amoureuse qui pouvait supporter le retour de son ami au front seulement "à la condition d'appuyer sa force sur la confiance et la tendresse" car "l'élan de sa nature véritable était de s'épanouir dans cette atmosphère d'affection qu'elle avait toujours connue."

(Lazarine--p.107)

Un autre caractère principal de femme tout à fait digne de notre admiration est celui qui a donné son nom à la nouvelle intitulée "Antigone". Elle réunit dans sa personne tout ce qu'on peut imaginer de loyauté dévouée et d'affection aveugle. L'objet de tant de dévouement est cette fois un frère indigne de tout respect. Pour Antigone, "savoir aimer, c'est d'abord, c'est toujours, ne pas juger l'être qu'on aime, c'est croire en lui contre tout et tous, contre la probabilité, contre l'évidence", mot qui résume parfaitement la sorte d'amour peinte par Bourget,-- l'amour qui ne raisonne point.

(Le volume--"Un Saint"--p. 115)

Car, soit qu'elles aiment un homme censé entièrement digne de leur amour, soit qu'elles s'accrochent à un homme pour qu'elles

Bourget Psychologue

reconnaissent pour grossier et bas, ces femmes, entraînées par leur passion, ne se laissent jamais gouverner par la raison. La pensée est tout au service de la vie émotive, et quelque violente que soit, au début, la lutte morale, la passion l'emporte presque toujours. Et bien des fois cette lutte n'a pas lieu.

Et cependant le caractère d'Antigone n'a pas cette qualité à la fois ridicule et digne de pitié qu'a l'amoureuse décrite par Bourget dans "Physiologie de l'Amour Moderne". Il l'appelle la femme de cœur; elle est pieuse et timide; elle balaie l'appartement, porte des robes de quatre sous pour que son amant "ait le droit d'aller au jeu et rentrer ivre mort." Elle "franchit des lieues et des lieues pour aller soigner celui qu'elle aime", quand même il l'aurait abandonnée.

(Physiologie--p. 110)

La femme dite moderne, nous l'entrevoyons dans Berthe Planat, étudiante en médecine dont Lucien est épris ("Un Divorcé"). Elle mène une vie solitaire et indépendante, croit en l'union libre, traite les jeunes gens en camarades, et discute franchement avec eux des idées scientifiques et philosophiques. Toute individualiste, l'opinion des autres lui était absolument indifférente; le souvenir de ses rapports avec un homme indigne, elle l'écartait de son chemin: la partie la plus intime de sa pensée n'était même pas effleurée par ce que le monde appelait une chute morale; elle se savait intégralement la même qu'avant cette expérience: pure, fière et résolue. C'était de même chez une femme du reste bien différente de Berthe: Claire Audry dans la nouvelle, "Deuxième Amour". Quoi qu'elle eût quitté son mari pour s'enfuir avec son amant, en l'abordant on reconnaissait

Bourget Psychologue

en elle "l'instinctif noli me tangere de l'honnête femme."

(L'Irréparable--p. 143)

Elle pouvait se réfugier dans la connaissance qu'à ses propres yeux elle n'avait rien fait de mal: elle "s'est donné raison et--- n'admet pas qu'on la discute."

(Ibid.--p. 144)

La préoccupation de Bourget à l'étude de l'amour a été tellement grande qu'il s'est donné la peine d'en faire, dans "Physiologie de l'Amour Moderne", toute une analyse--- analyse de l'amour, des amoureux et des amoureuses, de la jalousie et des moyens les plus prudents de rompre une liaison. Cette observation minutieuse, dirigée pour la plupart sur des états d'amour coupable, a abouti dans toute une série de maximes dites morales. Cependant, le tout est écrit sur un ton pessimiste. À cette époque de sa vie, Bourget a dû être cynique, même misanthrope. Mais jugées seulement au point de vue d'un écrit psychologique, ses observations méritent bien des éloges. Il a trouvé que les hommes se divisent en trois grandes classes d'amants: les exclus, qui, par timidité, par manque de tact, par beauté, par excès de chasteté, par laideté, ne seront jamais amants; et les temporaires, et, dernièrement, les vrais amants. Ces derniers se sont faits connaisseurs en femmes et savent juger, du premier coup d'oeil, leurs chances auprès de telle ou telle femme. La femme, au contraire, "n'aime jamais qu'un seul et même homme",

(Physiologie--p. 54)

c'est à dire, un type d'homme auquel elle rêve. Quant à l'exclue femelle, elle sent contre les femmes plus fortunées une colère qui devient de la fureur, du délire. "Sur cent femmes vertueuses, il

Bourget Psychologue

n'y a que cinq ou six honnêtes femmes. Les quatre-vingt-quinze autres ne pardonneront jamais leur vertu au reste de la corporation." Les types des femmes amoureuses sont bien nombreux, la chercheuse de sensation romanesque, la vaniteuse, la littéraire, etc., et la flirteuse qui a l'art de savoir les idées qui vous plaisent en livres, en tableaux, en pièces de théâtre, et fait semblant de se prêter entièrement à ces mêmes goûts.

Bourget n'est pas, cependant, sans avoir une appréciation du plus noble amour: il formule là-dessus ces maximes: "On n'aime jamais comme l'on est aimé; aussi, l'art d'être heureux en amour consiste-t-il à tout donner sans rien demander."

(Ibid.---p.180-181)

"Pour un coeur passionné, la pire douleur est de ne pas suffire au coeur qu'il aime." "Aimer par le coeur, c'est avoir d'avance tout pardonner à ce qu'on aime." (P.201).

Préoccupé comme il l'est de peindre la vie sentimentale, Bourget se plaît surtout, quand il crée des caractères d'hommes, à nous mettre devant les yeux des détraqués, tel Robert Greslou, des libertins comme Casal et Claude Larcher, ou tout au moins des passionnés à la sensibilité malade. De tels caractères présentent au romancier psychologique ces incomparables richesses de petits faits dont il se réjouit. Mais ils ne sont guère des créatures normales. C'est que Bourget a dû fouiller dans des coins bien reculés pour trouver ce qu'il cherchait: des êtres dont la vie consciente était presque exclusivement dominée par l'émotion. Il les a trouvés, mais ce n'est pas la vie qu'il peint, au sens le plus large de ce mot; c'est tout au plus s'il en décrit un aspect tout spécial. On ne s'étonne pas

Bourget Psychologie

trop que l'horizon intellectuel des caractères féminins fût bien étroit, car n'étaient-elles pas de vraies femmes du dix-neuvième siècle? Mais dire que la passion dominatrice chez les hommes aussi était la poursuite de l'amour ou de l'ombre de l'amour, c'est appuyer trop ce qui s'applique à une toute petite minorité des hommes seulement. Le champ d'observation de Bourget a donc été fort restreint.

À ce sujet, citons le mot de Feuillerat, grand admirateur de Bourget: "De psychiatre sans le savoir qu'il l'était, il va devenir romancier psychiatre," car il s'était toujours tellement intéressé à une science touchant de si près à la psychologie qu'il avait pris l'habitude d'aller plusieurs fois par semaine à la consultation que donnait son ami, Dupré, le savant psychiatre, médecin de l'infirmerie spéciale de la préfecture de police.

(Feuillerat--p. 260)

Parmi les fruits de ces observations des déséquilibres, les plus intéressants sont les caractères de Robert Greslou et d'André Cornélis. Celui-là, dont la création explique l'immense succès du roman "Un Disciple", souffre de ce dédoublement du moi qui devint bientôt le trait familial des personnages de Bourget. Ce dédoublement est né du heurt qui eut lieu entre les idées scientifiques et sceptiques du fils et celles de sa mère, pieuse et d'intelligence bornée. De là, Robert eut le sentiment de la solitude du moi, et contracta l'habitude de la dissimulation et de l'analyse morbide de ses propres émotions. Il ne laissa point de devenir égoïste absolu, avide de sensations nouvelles, et tout orgueilleux de son moi. Malheureusement, il se trouvait incapable d'employer sa volonté pour se diriger et se dominer, tendance qui fut convertie au vrai mal par la lecture

Bourget Psychologue

du philosophe Adrien Sixte, car il y apprit que le moi seul est réel et que toutes les âmes doivent être considérées comme des expériences instituées par la nature. Pousse par ses nouvelles connaissances philosophiques, il s'applique avec le plus grand sang-froid à la tâche de s'emparer de l'affection d'une jeune fille innocente, dans le but de la faire contribuer au développement de son moi.

André Cornélis, autre "introversé", est en proie à la même irresolution dont souffrait Bourget lui-même, à en croire son beau-frère, Feuillerat. Bourget a donné à cette faiblesse le nom de "hamlétisme". Au fait, il a modelé son André sur le grand caractère shakespearien. C'était un effort bien méritoire, mais qui n'a produit qu'une imitation intéressante: la profondeur de la passion peinte par Shakespeare, sa connaissance intime des ressorts de l'âme humaine, connaissance qui, en créant Hamlet, a surmonté les barrières de la langue, de la nationalité, et du temps pour en faire un type représentatif des hommes de n'importe quel pays, aucune de ces grandes qualités en "André Cornélis".

Bourget a laissé parler André lui-même, moyen admirablement choisi pour permettre au lecteur de suivre les vacillations de volonté chez celui qui s'exprime. Situation analogue à celle dans "Hamlet"--- un père assassiné et un fils qui se fait un devoir de le venger. Tout comme Hamlet, André se méfie de ses propres résolutions, et se méprise de ce qu'il n'est pas assez fort pour les exécuter. "Ah lâche que j'étais, triple lâche!" Et cependant, il lui fallait, à lui aussi, la certitude avant d'agir. C'était son beau-père qu'il soupçonnait, à juste titre, d'être l'assassin. Alors commença une surveillance du moindre geste de son beau-père, de chaque expression de sa physionomie. Il se produisit entre les deux hommes une lutte silencieuse, d'autant plus terrible que chacun voulait éviter à la mère le moindre

Bourget Psychologue

chagrin. La certitude toujours croissante affermit peu à peu la résolution d'André de tuer son beau-père. En observant de très près sa mère, il put enfin écarter de ses pensées l'idée torturante qu'elle s'était faite ~~complice~~ du crime. Ainsi rassuré, il n'attendait que des preuves indiscutables pour accomplir sa vengeance. Il les entassa petit à petit, ces preuves. L'antipathie des deux hommes l'un pour l'autre allait en augmentant de jour en jour. Ce furent des séances interminables où ils se contemplaient, s'épiaient, sans mot dire, et en fumant, fumant. L'"hamiétisme" du jeune homme le fit reculer sans cesse de porter le coup fatal. "Ne-suis donc rien qu'un civilisé, un rêveur qui voudrait bien agir mais qui n'ose pas se toucher les mains à l'action?"

(André Cornélis--p. 261)

Mais il se sentait fouetter par sa destinée, qui avait fait de lui sa chose, son outil. Il n'attendait plus que le moment propice.

Il ne manque pas de jeunes hommes qui, de naïfs et de chastes, deviennent des amoureux passionnés; ils ne sont que des poupées animées dont, en plus, Bourget ne saurait se dispenser en développant ses cas d'amour. Doués parfois par l'hérédité de faiblesse morale-- tel Hubert dans "Cruelle Enigme", qui avait hérité son tempérament d'être trop sensible, et René dans "Mensonges", dont le père avait été alcoolique--- ils peuvent bien ^{lutter} ~~se battre~~, mais le courant de la passion finira inévitablement par les emporter. Bourget tient beaucoup à l'influence de l'hérédité; le libre arbitre n'y peut résister.

Ou bien ce sont des libertins, libertins de métier, à peu près. Bourget en fait un portrait typique en Casal, qui a exercé sur des cœurs de femmes sans nombre un attrait dangereux et fatal. Impossible pour elles de résister à cette figure romanesque et élégante, très

Bourget Psychologue

au courant des derniers livres, des dernières pièces de théâtre, et qui est "comme spiritualisé par les fatigues de la vie de plaisir."

(Un Cœur de Femme--p. 29)

On en est encore, voilà qui est clair, à l'époque où le libertinage revêt des couleurs byroniennes fort séduisantes. Chez cet auteur volontairement moraliste et pour qui le vice et la vertu sont plus que des produits chimiques, la pente conduisant au mal a, néanmoins, des attractions beaucoup plus grande que la montée ardue vers le bien.

La lutte entre le bien et le mal s'engage bien souvent dans un seul cœur et se trouve d'autant plus féroce que les deux combattants sont parties du même moi. L'exemple par excellence de ce dédoublement est Claude Larcher. Il eut de quoi se faire un écrivain célèbre; et il besognait par intervalles, rongé sans cesse par la jalousie. Mais, "est-ce qu'on peut penser et sentir à la fois?"

(Mensonges--p. 175)

Follement épris d'une femme capricieuse et cruelle, il se répétait: "Il n'y a pas de femme qui vaille deux volumes par an." Et cependant, il ne rompit pas définitivement avec elle. De ses souffrances et ses tortures, il savait en tirer profit pour ses livres, car "l'analyste lucide qu'étais en lui" s'observait de sang-froid et se regardait choir, tout en se moquant de sa propre faiblesse. Ce malheureux devint le porte-voix misanthrope du "Physiologie de l'Amour Moderne".

Larcher est ce qu'eût pu devenir Savignan, donné un milieu et, surtout, une hérédité, différents. Dans le "Démon de Midi", Louis Savignan, qui se bat avec acharnement pour arracher son fils à l'influence funeste des doctrines hétérodoxes de l'abbé Fauchon, a échoué là où il s'agissait de sa propre vie morale. En même temps -

Bourget Psychologue

anomalie frappante-- il est le porte-voix auprès de son fils des opinions orthodoxes et traditionnalistes de Bourget. "Le heurt de deux ordres de pensées, de deux conceptions de la destinée, irréductibles"

(Démon de Kidi--p. 120)

devint si violent qu'il en venait à se demander, "Où donc est la vérité?" Il eut sa réponse dans un de ces moments où l'homme voit que "son moi supérieur fait partie de quelque chose de plus grand que lui, mais de même nature, quelque chose qui agit dans l'univers en dehors de lui, qui peut lui venir en aide."

(Ibid.--p. 208)

Bourget, qui se fait maintenant un peu philosophe, cite William James: "Comment refuser le nom de réalité à ce qui produit des effets au sein d'une autre réalité?" Accoutumé par toute une vie de chrétien pratiquant à croire que le péché mène inévitablement au malheur, Savignan se disait cependant, fort naïvement, "Je n'ai qu'à essayer de désarmer Dieu en sauvant une âme" (celle de son fils). (P. 208) Ses craintes au sujet de son fils étaient comblées quand, ayant ouvert au hasard sa bible, ses yeux y rencontrèrent ces mots: "Jehovah a pardonné ton péché; tu ne mourras point. Mais----- le fils qui t'est né mourra." (P. 230). (Demander au lecteur de donner de la crédulité à une telle coïncidence, est-ce écrire en vrai artiste? Bourget moraliste ne le cède jamais au Bourget psychologue.)

Des hommes virils et pratiques, il y en a. Signalons Calvères dans "Le Démon de Kidi", fils de ses propres œuvres et devenu grand industrialiste, Darras dans "Un Divorce", dont les traits de caractère saillants étaient la volonté et le culte de la justice, et qui

Bourget Psychologue

faisait une religion de ses incroyances religieuses. Tous, Bourget les a suivis jusque dans les ressorts les plus intimes de leur être pour y étudier leur vie émotive: l'amour surtout, la haine, le chagrin, la désillusion, la jalousie. Malheureux le cœur qui ne sent plus: "Sa pire misère n'est pas de saigner. C'est d'être paralysé."

(LE Fantôme--p. 131).

CHAPITRE DEUX

BOURGET TRADITIONNALISTE

Dans la politique, dans ses idées sur l'ordre social, dans l'importance qu'il prête à l'influence de la famille, de la race, et de l'hérédité, et dans la religion, Bourget est voué à la tradition.

Monarchiste, il ne voit rien dans la démocratie que d'exécration. Admettons qu'il ne s'oppose pas à tout changement, mais: "Je n'aime rien de ce qui donne l'idée de la destruction; je ne puis supporter l'idée d'aucun vide dans la société." S'il faut des réformes, qu'"on les laisse donc s'accomplir tout seules." "C'est un tel bienfait, que la durée."

(Démon de Midi--p. 48)

Surtout, il ne faut pas rompre avec la tradition; tout changement doit s'accomplir peu à peu à mesure que le terrain est préparé. Et encore dans "L'Émigré", il fait dire au Marquis: "Nous proclamons que la patrie, ce n'est pas la moitié plus un des Français vivants, comme le voudrait leur imbécile théorie des majorités; que la loi, ce n'est pas ce que décrète la moitié plus un des représentants de cette moitié plus un. Dans le mot patrie il y a le mot père-- patria, pater. C'est la France telle que l'ont faite nos pères.----La loi, c'est la tradition."

(L'Émigré--p. 244)

Quant à l'œuvre accomplie par la révolution--- les progrès dont notre âge se vante se fussent produits "par la seule force des années sans la boucherie de la Révolution, sans les massacres de l'Empire." Mieux vaudrait-il s'appuyer sur l'Église et sur la Monarchie, qu'il

Bourget Traditionnaliste

appelle "les deux grandes forces historiques."

(Coeur de Femme--p. 63)

Dans la vie politique de la France de nos jours, Bourget ne trouve que des causes pour le plus profond chagrin et le plus grand mépris: mépris pour les politiciens qui agissent par des mobiles égoïstes et intéressés; chagrin pour sa patrie qu'il voit livrée aux mains d'un peuple ignorant mais muni de "ce honteux esclavage de l'intelligence par le nombre: le suffrage universel."

(Ibid.--p. 169)

Bourget aurait pu dire comme le Marquis de Clapiers-Grandchamp: "Je suis socialiste à la vieille manière. Elle se distinguait de la nouvelle en ceci que les pauvres touchaient l'argent des riches directement, au lieu qu'aujourd'hui les politiciens gardent tout."

(L'Émigré--p. 70)

La France n'a donc nullement profité de "l'utopie révolutionnaire."

(Monique--p. 5)

Ses nobles se voient exclus de la politique; les ouvriers n'ont plus de cette sécurité que donnaient les antiques corporations.

Au fait, Bourget est fort conservateur, même réactionnaire. Bien qu'il ne nie pas arbitrairement aux gens du peuple le droit de s'élever à une classe supérieure, c'est qu'il préfère de beaucoup que le status quo se maintienne. À chacun sa place au monde, place préparée à son intention par la nature et par la société; qu'on y reste donc. En sortir, devenir un de ces ouvriers "qui lisent des journaux, qui discutent sur les impôts, les élections, la propriété, au lieu de penser à leur affaire"

(Monique--p. 8)

n'aboutira qu'au désastre, témoin l'Union Tolstoï (L'Étape), fondée

Bourget Traditionaliste

dans le but d'élever les ouvriers en mettant à leur portée des livres qui furent, d'ailleurs, bien au-dessus de leur compréhension.

Nulle part nous ne trouvons aucune indication que la masse populaire puisse améliorer sa condition au moyen de l'instruction. Au contraire, "les très petits inconvénients de cette absence d'instruction (chez les farm-laborers anglais) comportent un immense avantage, celui de ne pas éveiller l'esprit de critique et de comparaison, source assurée de mécontentement."

(Études et Portraits--II, p. 265)

L'ouvrier est incapable, faute d'être doué par la nature des nécessaires outils intellectuels, de se transporter dans sa seule personne dans un milieu supérieur, sans y rencontrer bien des malheurs. Il est déjà arrivé "sauf exception, au plain développement qu'il peut supporter.---- Il ne peut guère monter, vu l'âge de la race."

(L'Étape--p. 104)

Des "enfantines doctrines du socialisme".

(Ibid.--p. 420)

Bourget n'en veut donc absolument pas. Il fait voir dans le peu de réussite de l'Union Tolstoï l'exemple de ce qui pourrait advenir à la France si jamais ses doctrines prévalaient.

Il se montre fort partial (privilège accordé d'ailleurs à tout écrivain qui veut appuyer sa thèse), en ce qu'il réunit dans ce club prolétarien une foule d'hommes d'intelligence ou étroite ou mal équilibrée. Est-ce que les groupes qui travaillent pour l'amélioration intellectuelle et politique du prolétariat se composent entièrement de violents anti-cléricaux, de rêveurs, d'étudiants-ouvriers voués au symbolisme ou aux théories esthétiques de Ruskin? L'homme d'intel-

Bourget Traditionnaliste

ligence saine et solide ne s'y trouve pas car, d'après Bourget, il a toute sa satisfaction en besognant là où Dieu l'a placé. Il ne se mêle point des théories sur l'égalité, laquelle Bourget stigmatise comme "folie de l'égalité, ---- principe d'abaissement universel dans les mœurs, de dégradations dans les intelligences."

(L'Étape--p. 139)

Quant à la démocratie, même en Amérique la "démocratie est synonyme d'oligarchie." "La science démontre que les deux lois de la vie--sont la continuité et la sélection, à quoi les démocrates français répliquent par le dogme absurde de l'égalité."

(Ibid.--p.390)

Nous pouvons " ranger définitivement cette forme inférieure (la démocratie) des sociétés à son rang de dégression mentale."

(Essais--p.94)

Tout cela n'est pas pour dire que les enfants se voient condamnés irrévocablement à ne pas sortir du milieu où ils sont nés, que la société doive se résigner à rester fixe. Tout au contraire. Mais que la montée sociale se fasse petit à petit, par étapes, en y mettant plusieurs générations (comme l'a fait, de plus, la famille Bourget). De cette façon on peut éviter de devenir un déraciné, sans religion, sans moralité aucune; on peut continuer de vivre avec ses morts, c'est à dire, avec la tradition. Brûler une étape, de paysan vouloir se faire bourgeois au cours d'une seule génération, c'est inviter des malheurs et la catastrophe morale, comme l'explique M.Ferrand, dont Bourget a fait son porte-voix dans "L'Étape". Dans M.Monneron, caractère auquel Bourget a opposé Ferrand, se trouvent quelques-uns des traits physiques des paysans, ses aïeux, joints à des goûts d'ar-

Bourget Traditionnaliste

tiste littéraire. En rompant net avec les influences de ses aïeux, et en se dévouant tout entier au service de la république qui lui avait permis de se faire bourgeois, Monneron a ouvert toute grande sa pensée aux idées égalitaires; il s'est fait un culte de la science, et de la démocratie; il a nié la religion. Mais il n'a pas eu le temps de connaître la vie et il n'a plus de milieu; "sa pensée et sa volonté vont contre la race, au lieu d'en être la continuation."

(L'Étape--p. 25)

C'est son fils qui l'a condamné: "Sa famille n'est pas une famille; --- nous sommes en l'air, sans appui,---- sans certitude, Sommes-nous des bourgeois, sommes-nous des plébéiens?"

(Ibid.--p.46))

Ce sont ses enfants qui ont payé cher son ascension trop rapide. Le mot de M. Ferrami là-dessus résume toute la thèse de Bourget sur l'évolution sociale: "Vous (Jean Monneron et toute la famille) êtes des victimes---- de la poussée démocratique telle que--- la subit notre pays où l'on a pris pour unité sociale l'individu.---- La durée vous manque et cette maturation de la race sans laquelle le transfert de classe est trop dangereux."

(Ibid.--p.51)

Et encore le Marquis dans "L'Émigré" (P. 84): "C'est que la révolution a essayé de fonder la société sur l'individu et que la nature veut qu'elle soit fondée sur la famille."

Cette loi de la solidarité de la famille et de la race porte et des avantages et des inconvénients pour l'individu. Grâce à cette loi, l'individu, même innocent, peut s'attendre à expier des crimes commis par ses pères; il en fut ainsi chez les Monneron et chez Landri de Grandchamp. Grâce à cette loi, ^{non seulement} l'individu hérite ~~non seulement~~ ses traits physiques, mais l'atavisme triomphe même dans le domaine

Bourget Traditionnaliste

des idées. Dans "Le Démon de Midi", Andraut père, qui était quatre fois millionnaire et qui professait les plus modernes idées scientifiques, redéviert l'homme de sa caste, c'est à dire, simple bourgeois, en face d'une crise familiale.

Cependant, il est arrivé parfois que Bourget, romancier à thèse, prête croyance à des hypothèses d'authenticité douteuse; il s'agit de la transmission de traits intellectuels. Il affirme sans aucune hésitation, dans la nouvelle intitulée "Sauvetage", qu'on peut hériter les "tares sentimentales" de son père, que Landri de Grandchamp, enfant de l'amour, devait chercher la source de sa force, non pas dans la raison, mais dans le cœur, et que toute une enfance passée chez le Marquis n'avait pas suffi pour lui donner "les instincts d'un vrai noble."

(L'Emigré--p. 213)

et encore dans "Un Divorce" quand "la voix du sang" s'éveilla chez Lucien devant son père mourant, malgré les grands torts que ce père avait eus pour sa mère bien-aimée. Et le mobile qui mena ce père à accepter avant sa mort les sacrements de l'Eglise? Vraiment, c'est trop de le croire, cet acte, "une preuve---de la grande loi de la réversibilité" vu qu'il était rejeton d'une longue lignée de croyants."

(Un Divorce--p. 311)

La controverse incessamment renouvelée sur l'influence exercée par l'hérédité et par l'éducation, Bourget l'a résolue de sa façon non-équivoque dans "Un Divorce". Tout ce que pouvait l'éducation pour former la pensée d'un adolescent, Darras l'avait fait pour Lucien, son beau-fils. Il croyait à bon titre que celui-ci était le fils de son esprit. Beau rêve! Tout l'édifice intellectuel qu'il avait érigé s'écroula devant l'appel du sang et de la famille.

Pour que l'influence toute-puissante de la famille ne se dévoie pas, "pour que la plante humaine croisse solide, --- il est nécessaire qu'elle absorbe en elle---- la sève physique et morale d'un endroit unique."

(Essais-- p. 317, Vol. I.)

Bourget déplore donc la tendance française vers le cosmopolitisme, et la soif du voyage. Il déplore aussi que les mariages contractés sur un fond exclusivement sentimental se fassent actuellement de plus en plus nombreux. Ce n'est qu'en unissant une jeune personne "à un autre individu qui soit à un même degré du développement de sa famille (qu') on a la chance d'obtenir une créature supérieure."

(L'Émigré--p. 84.)

Les jeunes gens doivent donc se laisser guider par leurs aînés.

Dans la religion aussi, comme partout ailleurs, Bourget est traditionaliste. À maintes reprises, surtout dans "Un Divorce" et "L'Émigré", il exprime sa haine du Code Civil, qui a relégué au second plan l'autorité de l'Église et lui a presque ôté le sacrement de mariage. Enlevée aussi l'autorité des parents; leur refus au mariage de leurs enfants peut être écarté par des sommations faites en conformité avec la loi. (Voir "Un Divorce" et "L'Émigré".)

Il y a lutte continuelle entre les droits et les décrets séculaires de l'Église et les arrêtés du gouvernement civil, lutte dans laquelle Bourget ne se résignait point, même en 1912, date de la publication de "Démon de Midi", à accepter la soumission de l'Église. Dans ce roman, il fait dire à Dom Bayle, "Le plus sûr moyen de briser la politique de persécution dont souffre la France catholique est la guerrilla, la petite guerre--- sur--- la répartition des biens ecclésiastiques, les hôpitaux, les écoles."

(Démon de Midi-- p.4)

Bourget Traditionnaliste

L'enseignement de la jeunesse, maintenant retiré des mains des maisons religieuses, se fait "au rebours de nos traditions" et crée "l'atmosphère de vague religiosité philosophique familière aux dirigeants intellectuels de la troisième république." Cet enseignement a fait de nos jeunes gens "de brutaux arrivistes", des "nihilistes et sectaires", "violemment destructeurs et non moins violemment millénaires", chez qui il trouve "un sens critique aiguisé jusqu'à la sécheresse."

(Un Divorce--p. 102)

Mais avec cela, puisqu'ils n'ont plus de point d'appui que leur donnait autrefois la religion, ils se vouent à des programmes "où il n'est jamais question que de refaire---refaire la société, refaire l'humanité." Le principe de leur action réside dans l'appel à la conscience, règle kantienne dont ils se raffolent, mais qui n'aboutit qu'à "l'idolâtrie béate de leur sens propre."

(Ibid.--p. 103)

D'un ton non moins sonore, Bourget fait voir les maux qu'entraînent le divorce, et surtout le second mariage des personnes divorcées: la cohésion de la famille détruite, la hausse du chiffre des criminels, des fous et des suicides. Mme. Darras, caractère créé par Bourget pour démontrer sa thèse, a le profond chagrin de se voir, elle et son mari, condamnés par son fils et elle-même exclue de participer aux sacrements de l'Eglise, le tout à cause de son divorce, dont Bourget dit que ce "n'est pas de la monogamie, c'est de la polygamie successive."

(Ibid.--p.28)

La religion, telle que Bourget la conçoit, insiste sur les bienfaits de l'organisation sociale des anciens jours: elle aussi "hiérarchise",

(L'Etape--p.126)

Bourget Traditionaliste

mais elle "interprète l'inégalité et la douleur." Elle ne dit pas, "Vous êtes mon égal, mais, je suis votre semblable."

(Ibid.)

Enfin, encore une force traditionaliste, et par conséquent, tout à fait opposée aux principes de la démocratie.

(L'Étape--p.390;
Démon de Midi--p.216, Vol.I)

Le conflit entre la religion et la science n'existe même pas pour Bourget, car, à son avis, la religion dépend surtout du cœur, et moins de l'intelligence.

(Démon de Midi--I, p.216;
L'Étape--p.22)

La religion peut se hasarder là où la science ne peut pas aller, car "la science est incapable de dépasser l'ordre des phénomènes et elle--se heurte, aussitôt qu'elle veut chercher le pourquoi des choses, au lieu du comment, à l'inconnaissable."

((L'Étape--p. 37)

Mais la religion s'oppose de la façon la plus intransigeante à "l'illusion moderniste" dont le malheureux abbé Fauchon s'est fait le représentant. L'agnosticisme, l'immanentisme, l'évolutionisme, le démocratisme: tous ces mouvements philosophiques qui faussent les doctrines de l'Église, Bourget s'en moque. "On n'a pas le droit, parceque l'on voit des difficultés, de dresser sa pauvre intelligence à soi comme un juge suprême du dogme."

(Démon de Midi--p.372)

Le culte du modernisme demeure "sans arguments contre ce fait indiscutable et colossal d'une religion maîtresse du monde depuis dix-huit cents ans, ayant imposé ses dogmes aux plus nobles esprits,

Bourget Traditionnaliste

apportant une solution complète aux problèmes grands ou petits de la vie morale."

(Essais--I, p. 74)

Sans ces dogmes, l'humanité tomberait dans le désespoir et le nihilisme.

Et cependant, malgré l'importance toujours croissante que Bourget donnait ^{aux} forces religieuses--- témoin ses derniers romans, "L'Étape, Un Divorce, L'Émigré, Lazarine, Démon de Midi--- il revient maintes fois à l'idée du sort, de la fatalité, comme force dominatrice, surtout chez André Cornelis (p. 203), et Landri de Grandchamp Clavière ("L'Émigré--p.173, 340), et aussi dans "La Terre Promise" (p.296). Mais, quoi qu'il se plaise à l'appeler "l'implacable Fatum,"

(L'Émigré--p. 343)

cette volonté toute-puissante s'identifie avec la providence. Dans l'opération de cette volonté, nous voyons un peu de la sévérité du Vieux Testament, et un peu du déterminisme emprunté, sans doute, à ses lectures de Taine. Chez les caractères ci-dessus, le libre arbitre ne peut guère rien; un e fois le crime commis, il nous tient. Seulement, "nous pouvions ne pas commettre ce crime."

(Ibid.--p.343)

CHAPITRE TROIS

MÉTHODE


 THE UNIVERSITY OF MANITOBA
LIBRARY

Le roman de Bourget a parfois revêtu des formes variées et peu accoutumées. Il y a les lettres échangées par Lazarine et sa sœur, le journal d'André Cornelis où le jeune homme se réjouit de préciser ses doutes, ses soupçons; et dans "Le Disciple" le récit prend la forme d'une apologia pro vita sua écrite par la main du malheureux Breslon. Et il ne faut pas oublier le recueil qu'est la "Physiologie de l'Amour Moderne", série d'observations faites sur la vie et les êtres humains, et mise entre les mains de Bourget pour publication posthume, prétend-il. Ces moyens divers, Bourget les a choisis dans un but définitif: ils sont admirablement faits pour expliquer les pensées les plus intimes, les vœux secrets, le caractéristique tour d'esprit du soi-disant auteur.

Les plus grands romans de Bourget sont des romans à thèse. Donc, il se trouve dans chacun un caractère qui constitue le porte-voix des opinions de Bourget. Le caractère est rarement le personnage principal du roman, mais il y remplit un rôle des plus importants, car bien souvent toute l'action dépend d'une parole débitée par lui. C'est ainsi qu'agissent l'abbé Taconet dans "Mensonges", le père Buvrard d'"Un Divorcé", le vieux Marquis qui s'est nommé l'Enigme, M. Ferrand dans "L'Étape", et dans "Démon de Midi", Savignan, qui porte ses bons conseils également à son fils et à soi-même.

Puisque Bourget est romancier de métier, il ne manque jamais de donner libre cours à l'exposition des théories contraires aux siennes. Signalons la philosophie déterministe d'Adrien Sixte résumée dans les mots par lesquels nous pouvons reconnaître que, derrière Sixte, Bourget voit le célèbre Taine: "Pour le philosophe, il n'y a ni crime

Méthode

ni vertu." Sixte est permis de se défendre: "Rejeter sur une doctrine la responsabilité de l'interprétation absurde qu'un cerveau mal équilibré donne à cette doctrine, c'est à peu près comme si l'on reprochait au chimiste qui a découvert la dynamite les attentats auxquels cette substance est employée."

(Le Disciple--p. 65, 66)

Même droit accordé à Darras et à Berthe Flanet dans "Un Divorce". L'un et l'autre, tous les deux caractères gouvernés par les idéals les plus élevés du devoir et de la droiture, se sont fait de leurs doctrines modernistes "une religion à rebours". Pour eux, "agir comme on pense" est le seul principe de l'action. De tels principes et de tels traits de caractère font que nous sommes pénétrés d'admiration et de sympathie pour la lutte que livraient ces deux personnages. C'est ce que voulait l'écrivain. Un conflit inégal comporte très peu d'intérêt pour le spectateur, et n'aurait rien de dramatique. L'instinct sûr de Bourget a su éviter de tomber dans cette erreur.

Dans le fréquent emploi du contraste Bourget a trouvé un procédé pour jeter de la lumière forte sur situations et caractères. Chez André Cornélis, ce contraste est tout intérieur: la résolution et l'irrésolution qui sont comme le ressort de son moi, sa vacillation entre l'inaction et la soif de vengeance, présentent au romancier l'occasion d'une étude habile du "hamlétisme". Ce même livre offre un exemple plus frappant du contraste: celui de la cruelle déception qui suivait l'accomplissement de la vengeance si vivement souhaitée. La haine, maintenant assouvie, ne trouvait plus qu'un vide inéluctable, car la mère d'André se faisait un culte du souvenir de son mari assassiné.

Dans "L'Étape", Monneron père, individualiste, républicain acharné, athée ~~sans la religion~~, et qui s'enorgueillit d'avoir brûlé une étape

Méthode

et d'être monté par ses propres efforts, est opposé par voie de contraste à M. Ferrand, qui est, dans la politique, dans la religion, dans tout ce qui regarde la famille, et la race, traditionnaliste intransigeant. Les idées modernistes de Monneron, que Bourget lui permit de développer d'une façon fort convaincante, vont, vers la fin, s'écroulant: c'est le traditionnaliste qui l'emporte.

Le conflit qui s'engagea entre Louis Savignan et l'abbé Fauchon dans "Le Démon de Midi" se fait plus amer encore, car cette fois le traditionnaliste, Savignan, eut non seulement à livrer bataille avec son adversaire, mais aussi avec ses faiblesses à lui. Tout en soutenant, auprès de son fils et de Fauchon, les vieilles doctrines de l'Eglise catholique, Savignan n'y obéissait qu'extérieurement: "Encore un peu de temps, il les soutiendrait comme un rôle".

(Démon de Midi--p. 296)

Fauchon, lui aussi, se trouve incapable de réconcilier les deux personnages qu'il fut devenu: le prêtre et l'époux. Cependant, aux yeux du monde, chaque homme s'efforce à plaider la cause dont il s'était fait le représentant. Fauchon, tout en restant dans l'Eglise qu'il aimait, voulait en même temps et en toute sincérité revendiquer le mariage sacerdotal et son indépendance à lui comme être pensant et comme individualiste. Au moins, avait-il pour lui qu'il "accordait ses actes et sa pensée."

(Ibid.--p. 165)

ce que Savignan ne pouvait faire. Peu à peu la pensée de celui-ci s'était désintéressée du principe que l'action de l'Eglise doit agir sur l'homme intérieur; "ses études l'habituèrent à considérer surtout l'action politique et sociale de l'Eglise."

(Ibid.--p. 78)

Méthode

Ainsi, ~~son~~catholicisme fut devenu trop intellectuel et "comme mécanisé". Le problème de Bourget fut de ramener l'un et l'autre personnage à comprendre dans leur sens séculaire les enseignements de l'Église.

Qui se donne la peine d'examiner l'intrigue dans quelques-uns des romans de Bourget ne niera pas qu'il s'est encore montré bon ouvrier. L'action est toujours bien serrée, les événements liés par leur logique intérieure. Avant de commencer à écrire, Bourget a dû se faire une image du chemin qu'il allait parcourir, et il n'en a point dévié. La marche des événements, qui se succèdent rapidement et qui s'entrelacent d'une manière de plus en plus compliquée, mène à un dénouement qu'on a senti inévitable et qui est bien souvent tragique. L'étape trop vite franchie, la piste suivie par André Cornelis, le sacrifice de la vie de Jacques Savignan qui espérait ainsi racheter l'âme de son père, l'éloignement d'un fils de sa mère par suite du divorce et du second mariage de cette mère, dans tout cela le sort a eu sa part fatale, et les hommes, emprisonnés dans les limites de leur caractère, n'y peuvent presque rien. Cela fait que le lecteur pressentit de loin les suites funestes de l'action. Il y a un peu de la tragédie grecque ou racinienne dans des romans pareils.

Il y en a aussi dans ce fait même que la tragédie et le roman du genre que nous venons de signaler débutent l'une et l'autre au beau milieu de la situation émotive. "Le drame a éclaté ou est sur le point d'éclater, et l'auteur n'a plus qu'à montrer comment ses personnages arrivent à résoudre les difficultés où ils se sont mis.----- On dirait presque que la vieille unité du temps a été respectée, tant est court l'intervalle qui sépare le début de la fin."

(Feuillierat--p.392.)

Méthode

Dans "Un Divorce", Gabrielle Darras se voit déjà en proie à l'angoisse née du refus de l'Eglise de temporiser avec elle en matière de conscience. Elle a été avertie de la possibilité d'une rupture familiale qui sortira de sa faute à elle. Cette rupture ne tarde pas à advenir. Savignan, aussi, en acceptant l'invitation de rendre visite chez les Calvières, se précipite lors du commencement du roman vers la tentation; les tristes effets ne se font pas longtemps attendre.

Les deux intrigues que Bourget s'est plu parfois à introduire dans un même roman, il les a manœuvrées en ouvrier habile. Soit que l'une est comme un écho de l'autre--- comme par exemple la liaison de Colette et de Larcher dans "Mensonges" par rapport avec la liaison de Suzanne et de René,--- soit qu'elles sont pour ainsi dire parallèles l'une à l'autre, elles se rapprochent par-ci par-là pour former un tout intégral. Dans "Mensonges" c'est Larcher, ami du petit René et son bon ange, qui fournit le point de contact. Dans "Un Divorce", Lucien, dont la vie aux côtés de sa mère et de son beau-père est devenue intolérable, est poussé par cette situation même à entrer en union libre avec Berthe Planat. Dans "Le Démon de Midi", c'est la situation secondaire--- l'acharnement de Fauchon d'agir à sa tête, surtout à propos de ses idées modernistes et hétérodoxes --- qui donne matière à la plume de Savignan.

Des deux intrigues, l'une est toujours subordonnée à l'autre.

En écrivant ses nouvelles, on dirait que Bourget avait essayé de se laisser guider par les règles prescrites par Edgar Allen Poe. Chaque nouvelle marche droit à un but prédéterminé; tout contribue à en former un tout uni et complet. Bien qu'à l'ordinaire il ait écrit des analyses assez longues, il a su, quand il en est besoin, comprimer

Méthode

ses caractères et l'action dans l'espace de la nouvelle. Comme toujours, c'est l'analyse des personnages, plutôt que les incidents, qui est au premier plan. Les incidents sont subordonnés à l'analyse et en sont comme l'aliment qui nourrit l'étude psychologique. Bourget a démontré plus d'une fois (dans "L'Ancêtre" et "Le Saint") qu'il est capable d'écrire cette sorte de conte où le lecteur est tenu en suspens jusqu'au dénouement. Mais, avant tout, il veut expliquer comment les événements, les circonstances extérieures, le sort, réagissent sur les personnages, ou bien, comment les personnages, en se conduisant toujours en harmonie avec leur caractère, réagissent sur les événements.

On se trouve d'accord avec le jugement d'Adrien Chevalier quand il dit: "Tous les romans de Bourget sont fortement construits. Dans toute forme d'art, il y a une part de métier. Ce métier, Bourget a tenu à le connaître à fond."

(Chevalier-Études Littéraires--p.38)

Quant à la critique, Bourget en a écrit trois volumes: "Essais de Psychologie Contemporaine", volumes I et II, et "Études et Portraits". Ici comme ailleurs, il s'applique à sa tâche en moraliste et en psychologue. Aussi, nous est-il permis de douter de sa perspicacité quand il dit de lui-même qu'il s'est mis à cette œuvre sans parti pris, en "analyste sans doctrine". Mais il se hâte de nous faire remarquer que l'attitude d'observateur "qui ne conclut pas n'est jamais que momentanée. C'est un procédé analogue au doute méthodique de Descartes et qui finit par se résoudre en une affirmation."

(Essais--I, p.xi)

Une fois cet aveu fait, il annonce son but dans les "Essais":

Méthode

c'est de révéler quelques-unes des causes du pessimisme dont il voit enveloppés les grands écrivains de nos jours. La tendance qui opère en eux est d'autant plus néfaste qu'une évolution intellectuelle la fait se communiquer d'écrivain en écrivain. Les dix écrivains auxquels il s'est borné "n'ont paru les plus capables de manifester la thèse qui circule à travers ces deux volumes, à savoir que les états d'âme particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les rêves de la génération précédente."

(Ibid.--p.xx)

Dans les œuvres qu'il passe en revue il trouve "une mortelle fatigue de vivre, une morne perception de la vanité de tout effort."

(Ibid.--p.xiii)

Les essais de critique valent par l'étendue même des connaissances intellectuelles de Bourget. Il se connaît assez bien en politique, et en philosophie, et très bien en la littérature de la France et de L'Angleterre. Ainsi, il sait démêler chez Taine, par exemple, l'influence de la politique anglaise et celle de la philosophie de Spinoza. Mais le point de vue et les conclusions portent toujours la marque de l'esprit de Bourget.

Pour expliquer le génie de Flaubert, Bourget a recours à la méthode de Taine, duquel il avait été, pendant sa jeunesse, grand admirateur: "Il faut se représenter d'abord avec exactitude le milieu social où l'écrivain se trouva par le hasard de la naissance, et le milieu intellectuel où il se trouva placé par le hasard de l'éducation."

(Études et Portraits--p. 176)

Afin de résumer le rôle de Bourget comme critique, on ne saurait mieux faire que de citer là-dessus le dictum de Chevalier: "Le Bour-

Méthode

get que j'aime est celui qui conclut peu, celui qui, étudiant un Baudelaire, un Renan, un Taine,----- s'efforce toujours de mettre en valeur l'apport, dans le trésor commun, de ceux dont il dénombre les richesses."----- "Il aimait encore mieux comprendre que juger."

(Chevalier--p.36)

CHAPITRE QUATRE

LA SUJECTIVITÉ DE LA MÉTHODE DE BOURGET.

Flaubert et Maupassant, maîtres de ces romanciers qui se gardent bien de laisser paraître dans leurs œuvres la moindre trace de leur propre personnalité, se sont fait un culte de l'impersonnalité littéraire. Bourget, au contraire, parce qu'il est romancier doublé de moraliste, se révèle à chaque page, dans chaque observation qu'il fait dire à ses personnages.

Est-il par cela plus ou moins artiste que les maîtres de l'école impersonnelle? Impossible de fonder son jugement sur ce seul aspect de leur génie littéraire. Bourget a tout simplement inauguré un nouveau genre. Chacun à son goût.

Toutefois est-il que dans sa critique il y a autant de Bourget que de l'écrivain dont il parle. Dans son essai sur Baudelaire il exprime ses craintes devant le spectacle de la mélancolie et du désaccord répandus par toute l'Europe, et il souhaite "un renouveau, qui ne saurait guère être qu'un élan de renaissance religieuse" pour sauver "l'humanité trop réfléchie de la lassitude de sa propre pensée."

(Essais-- I, p. 13)

Dans l'essai sur Renan, il signale l'habitude de ce grand écrivain de saisir la qualité ou le défaut moral dont le détail physique est le signe visible. Voilà précisément la méthode employée par Bourget, tellement est-il vrai qu'on ne voit dans une œuvre que ce qu'on y apporte. Et encore dans ce même essai, il crée une occasion pour porter un autre coup au Concordat: "Pauvrement et chétivement, le catholicisme, lié par la dure chaîne du Concordat, avec ses prêtres fonctionnaires, son incapacité de posséder, ses difficultés d'enseigner, luttait pour la vie dans la presse et à la tribune, sans pouvoir déployer ses fé-

Subjectivité de la Méthode

condes énergies dans le domaine intellectuel."

(Essais--I, p. 52)

Tres complaisant toujours pour celui ou celle qui ne vit que par ses émotions et sa sensibilité, il n'était pas disposé à se montrer dur pour Baudelaire.

Ses vues sur la démocratie, maintenant devenue "la haïssable démocratie", il les a introduites dans une discussion du rapport entre "Science et Poésie": "Le règne de l'individu médiocre est proche."-----
 "Habitudes privées et publiques, principes de politique et de la religion, théories du devoir et du plaisir, tout ce qui fait le fond et la forme de la vie humaine est devenu personnel aujourd'hui et différent d'un homme à un autre."

(Études et Portraits--p. 228)

"L'abominable invasion démocratique s'accompagne d'un abaissement général des intelligences. Une lèpre de vulgarité envahit l'univers."

(Ibid. p. 231)

Ainsi, ces volumes de critique ont fourni à Bourget encore une occasion de ^{exprimer} ~~présenter~~ ses avis sur l'actualité politique, religieuse et morale. Est-ce là le but de la critique littéraire? En se constituant critique, ne doit-on pas, pour être juste, se soustraire, soi-même et ses opinions, à son écrit? Bourget n'a jamais atteint à ce point de vue objectif.

Mais dans ses romans, ce manque d'objectivité dans la description des caractères est précisément la qualité qui en a fait un auteur célèbre.

Tandis que les caractères des romans impersonnels agissent plutôt en automates, dont les ressorts sont cachés, ceux de Bourget laissent voir les mobiles par lesquels ils sont poussés à agir. Ils vivent presque exclusivement d'une vie intérieure, une vie que nous sommes

Subjectivité de la Méthode

permis de voir dès sa source, avant qu'elle se soit traduite en action. De là, chaque geste, chaque mot, chaque mouvement du corps, revêt une signification toute particulière.

Et cependant-- chose surprenante dans un romancier qui s'intéresse tant aux mobiles---- Bourget refuse d'admettre que la loi doit se rendre compte des intentions en jugeant le criminel. À propos de Chaffin, intendant du Marquis de Grêndchamp, il remarque: "Que de très bons sentiments puissent exister dans un même cœur avec de très mauvais, et des ^sréolutions criminelles, inspirées par ceux-ci, se justifier par ceux-là!" "Il explique pourquoi les grands législateurs ---- se sont toujours efforcés de punir les actes en eux-mêmes, sans admettre la recherche des intentions. La décadence de la justice civique commence avec cette recherche qui ---- ressortit à la religion. L'Eglise peut encore trouver des raisons de pardonner."

(L'Émigré--p. 354)

Les choses inertes mêmes servent à indiquer les qualités de celui qui en a fait comme un cadre pour sa personnalité, soit à son insu, soit avec intention, tel Jaubourg dans "L'Émigré": "Ce décor artistique (qu'était son appartement), si vivant chez les Clapiers, prenait ici des facticités de musée. C'était l'œuvre d'un homme qui avait employé l'oisiveté acquise par le travail de ses parents à ne pas leur ressembler."

(Ibid.--p.138)

Les femmes, surtout, se révèlent dans tout geste, tout pli de la bouche, soit qu'elles fussent vraiment naïves et innocentes, à la voix musicale aux tons bas, à l'air délicat, au regard clair et hautain; soit qu'elles fussent, comme Suzanne Moraines, coquettes et rusées,

à l'air élégant de femme du monde, aux yeux volontairement innocents. On sait dès le commencement de la description à quelle sorte de personnage on a affaire.

Cette préoccupation de Bourget avec la vie intérieure a pour résultat qu'il excelle dans la peinture des êtres morbides qui se sont trop éloignés du monde réel. Par exemple, Robert Greslou a "appris à considérer ma pensée comme la seule réalité avec quoi j'ai à compter, le monde extérieur comme une indifférente et fatale succession d'apparences." Pour cette raison, "Entrer en lutte -- avec une autre personne--- m'apparaît chose presque impossible. Cette horreur d'agir s'explique par l'excès du travail cérébral qui, trop poussé, isole l'homme au milieu des réalités."

(Le Disciple--p. 96, 98)

C'est à dire que Bourget s'intéresse aux "introverts", qui risquent toujours de devenir des mal équilibrés, comme Greslou.

Ce qu'a fait Hamlet, au moyen du soliloque, pour faire savoir à l'auditoire ses desseins, ses scrupules et ses hésitations, André Cornélis l'a fait dans un roman. Mais, le roman ne l'emporte-t-il pas sur la pièce de théâtre en cela même: que tout se voit par les yeux du même personnage et que tout se raconte de la voix de ce seul personnage? Tout événement, tout autre caractère, se présente au lecteur sous des couleurs empruntées de la pensée partielle d'André. Aussi, ce livre est-il un chef-d'oeuvre du genre psychologique. Tout y est: Les incertitudes du jeune homme, lesquelles lui font souhaiter le retour de son père, comme du père de Hamlet, pour apprendre de lui la façon de sa mort. Il y a son désir d'éviter à sa mère, qu'il a épousée de bien près et enfin jugée innocente, le chagrin de savoir son mari

Sujektivité de La Méthode.

coupable d'un assassinat. Le besoin de la vengeance, longtemps endormi chez lui, se vit éveille à la suite de la lecture des lettres écrites, voilà bien des années, par son père. Le front impassible de son beau-père, impenétrable pour André, reste impenétrable pour le lecteur. Au fur et à mesure que les soupçons d'André deviennent des certitudes, et que la situation s'éclaircit pour lui, le lecteur est permis de voir plus avant dans l'enigme. Ainsi, c'est par les yeux d'André et par son cerveau, que nous voyons et comprenons ce qui se passe.

Robert Greslou, lui aussi, nous mène à voir, comme il voyait, dans le frère de Charlotte un officier d'énergie purement animale dont toute la vie consistait en l'action et très peu en la pensée; dans Charlotte, une jeune fille confiante, d'une sensibilité presque morbide et au goût du romanesque. Il se rendait bien compte que lui, chétif et tout à ses livres, il jalousait ce frère expert dans tout exercice physique. Mais ce dont il ne se rendait pas compte, c'est qu'il se montrait monstre moral en voulant profiter de la confiance de l'une et prévaloir de l'orgueilleuse supériorité de l'autre. C'est à dire que Bourget a réussi admirablement, tout en laissant Greslou exposer ses projets vis à vis de Charlotte, à y introduire des détails révélateurs de ses faiblesses morales. À chaque mot il se montre tel qu'il est, et tout cela à son insu, jusqu'au moment même où, égoïste sans égal, il ne peut se décider à mettre fin à sa propre vie, son vœu nonobstant: "Mes travaux personnels,---- ce cerveau dont j'avais été si fier, ce moi cultivé si complaisamment, j'allais sacrifier tous ces trésors."

(Le Disciple--p. 302)

Subjectivité de la Méthode

Soutenu par son égoïsme inébranlable, il ne se donne pas tort une seule fois. Au fait, tout ce qu'il demande à son maître est de le renforcer dans " cette conviction de l'universelle nécessité qui veut que même nos actions les plus détestables---- se rattachent à l'ensemble des lois de cet immense univers."

(Ibid.--p. 320)

CHAPITRE CINQ

STYLE

Le but que Bourget, en sa qualité d'artiste en mots, avait devant les yeux, nous l'entrevoions en lisant ses éloges au sujet du style de Pascal. Il en a dit: "Une phrase bien faite donne à chaque mot une place telle qu'une simple conjonction ne saurait bouger sans que l'effet total diminue. Une page bien écrite se tient debout, comme les stèles de marbre immobile et d'une seule venue."

(Études et Portraits-- I, 21)

Qu'il a atteint son but, en tant qu'il s'agit de la correction du style et de l'emploi d'expressions claires et précises, c'est ce que nous entreprenons de démontrer.

Ses analyses à longue haleine nonobstant, Bourget se montre capable parfois de comprimer dans une seule phrase toute une page d'observation psychologique. À force de tourner et de retourner les mots, et d'en rejeter les superflus, il parvient à écrire des remarques concises et subtiles. Par exemple, le père d'André ne trouvait même pas la force pour tendre la main à sa femme "avec cette politesse insultante qui creuse un abîme entre deux sincères amis", ce qui rappelle le "Thou hast described a hot friend cooling" de Brutus.

(André Cornelis--p. 114)

Et encore dans "Cruelle Enigme" (p. 55), où on discute avec ces "demi-mots qui permettent de tout dire," un procès d'adultère, les maîtresses d'un politicien.

Mais comme chez Bourget, la pièce maîtresse est celle dans laquelle il est question des sentiments d'une femme. Antoinette, surprise, à la veille de ses noces, au milieu d'une crise de larmes, ne sait d'abord que faire. Mais, "toute femme, dans une pareille circonstance,

Style

agit de même. Elle commence par se défier de cet homme qui a surpris ce qu'elle voulait cacher. Même quand elle a acquis la certitude qu'il ne parlera pas, elle appréhende qu'il ne se fasse un droit de sa discrétion,--- qu'il ne la questionne. --- Mais si elle constate au contraire chez lui un désir de se faire pardonner sa découverte,--- c'est de la part de cette femme, quand elle est fine, un de ces jolis mouvements de cœur comme elles en ont toutes dès qu'elles se sentent vraiment comprises."

(Le Fantôme--p. 30)

Aurait-on pu exprimer plus exactement ou en moins de mots ce qui constituait toute une suite de pensées?

Pourvu que ce trait du style ne dégénère trop souvent dans des expressions sententieuses, telles dans "Un Cœur de Femme" (p. 102): "Ce que nous pardonnons le moins aux autres, ce sont nos torts envers eux", et dans "André Cornelis" (p. 133): "Le grand poison du cœur, c'est le silence", et enfin dans "La Pia" la remarque par laquelle Bourget a terminé ce petit conte: (à la page 330): "C'est bon quelquefois de se prouver à soi-même que l'on veut mieux que sa vie." Cette habitude, trop fréquemment répétée, serait devenue ennuyante sans le don d'observation minutieuse qui en est comme la marque distinctive.

Peut-être que l'analyse méticuleuse de chaque situation et de chaque caractère devient parfois excessive. Rien n'a été laissé à l'intelligence du lecteur: son imagination est comme restreinte, n'ayant plus de champ où opérer. En cela Bourget diffère des autres romanciers modernes, qui laissent s'exprimer leurs personnages, soit au moyen de leurs paroles, soit au moyen de leurs actes. Mais Bourget n'est pas tout simplement romancier: il est moraliste avoué, et il

Style

fait que le moraliste s'explique de manière à ne laisser ombre de doute.

La clarté et la dignité du style, qualités qui doivent venir à l'appui de la thèse du moraliste, Bourget les possède au plus haut degré. Ses phrases se recommandent toujours par leur rythme arrondi et leur développement sonore. Sans doute c'est à ses études grecques et latines que Bourget doit son penchant pour la structure parallèle, qualité qui prête tant de dignité à ses phrases. Signalons-en quelques exemples, tirés d'abord de la nouvelle intitulée "L'Écran". (p. 32): "C'est un de ces chercheurs de sensations qui sont instinctivement changeants et perfides, d'autant plus dangereux qu'ils conservent ---- de la simplicité, de l'élan, de la bonne foi, une espèce de l'idéal." Et elle n'eût jamais imaginé "le mélange presque inexplicable de candeur et de cynisme, d'impulsive ardeur et de ruse." Et ceci, phrase qui introduit son portrait de Pascal: "Professer le plus intolérant catholicisme dont l'ardeur ait jamais brûlé âme vivante; abhorrer l'impiété non comme une erreur, mais comme un crime; raveler la nature humaine à n'être plus qu'un gouffre de sottise ou de perversité; prêcher la foi imposée par la force, maudire la liberté, nier le progrès; insulter jusqu'à la littérature après avoir traîné dans la boue la philosophie, la science, la morale, tous les splendides paillons de la parade sociale--- et cependant voir sa renommée grandie à l'époque même où les gloires les plus pures sont à vau-l'eau et roulent dans l'oubli;----- telle fut la destinée du grand Pascal."

(Études et Portraits--p.3, vol.I)

Voilà une phrase qui est digne de son sujet.

Style

^{De plus}
~~Saint-Exupéry~~, les romans de Bourget témoignent d'un vocabulaire grand et varié. Il préfère de beaucoup le mot concret à l'expression abstraite, et il voit à ce que ce mot soit exact et précis. Citons encore son essai sur Pascal: "Le spectacle, monstrueux pour sa foi, des passions qu'il a connues lui-même,---- se développe devant ses yeux, comme dans ces tableaux symboliques où les peintres primitifs évoquent autour de la mort tous les figurants de la comédie humaine."

(Ibid.p.7)

Nous en avons, nous aussi, l'image concrète devant les yeux. Et dans "L'Inutile Science" (à la page 210) pour évoquer l'idée de sentiments à demi oubliés, un idéal non-réalisé, il rappelle les mots gelés et ensuite dégelés, de Pantagruel.

Des métaphores et d'autres expressions figuratives viennent de temps en temps embellir un style autrement un peu lourd dans sa sincérité. C'est de La Fontaine dans les "Études et Portraits" (I, p.28) qu'il dit: "IL écrivait comme un arbuste végété, par la poussée d'une sève intérieure, et la floraison de son génie ne pouvait pas plus appartenir à un autre que les roses à une tige qui ne soit pas celle d'un rosier." Et plus d'une fois il se sert de la figure du palimpseste en parlant du coeur humain "où les premiers caractères ont été effacés, puis recouverts d'une autre écriture."

(Démon de Midi-- I, p. 38)

Comme beaucoup d'artistes de sensibilité vive, Bourget sentit le besoin de faire de la nature un décor en harmonie avec son récit.

La nature devient alors comme un symbole ou de l'état spirituel et moral des personnages, ou du sort qui, à leur insu, les attend.

Ainsi fut-il dans "Cruelle Enigme": "Elle se rapprochait ainsi de lui, heure par heure, cette destinée dont la rumeur de la mer, entendue la nuit, lui aurait été le symbole durant sa veillée divine de

Style

Folkestone, s'il avait su la vie davantage." (P. 113). Ou bien, c'est une influence bienfaisante qu'exerce la tranquillité de la nature: "Une douceur de vivre flotte dans l'air", -- "Mais justement ces passages de caressante lumière et de frissonnante mélancolie, ce silence et cette solitude, cette gaieté du soleil et cette froideur de l'ombre---- font la poésie originale de ce coin de monde, -- un oasis d'éternelle verdure profondément apaisante pour un cœur qui saigne."

(L'Irréparable--p. 77)

Les beautés de la nature ont pour Bourget presque toujours, cette nuance triste et mélancolique qui semble comme une partie intégrale de toute création qui approche de la perfection. Il est rare qu'il écrive en spectateur au point de vue objectif comme il l'a fait dans "Jean Maquenen". Ici, les phrases courtes et pleines d'entrain, le spectacle qu'il nous présente du marché débordant d'activité, où fourmillait toute une foule de paysans vêtus de couleurs vives, tout s'accorde avec la brutalité et la simplicité de son sujet. "La foule grouillait, craît, gesticulait." "Un fourmillement mêlé de bonnets blancs, de berets sombres, de foulards clairs, bleus, blancs ou rouges." "Un joli soleil d'hiver colorait les teints, scintillait dans l'or des boucles d'oreilles, émerillonnait les écailles des poissons." "C'était la mer, la grande mer qui les faisait aller; elle rappelait ses barques, elle les avait lâchées pleines, il les lui fallait tout de suite et vides." (P. 266, 267). En lisant de telles expressions, nous nous rendons compte que Bourget, s'il l'avait voulu, aurait pu réussir dans un genre fort différent de celui qui l'a rendu célèbre.

Mais il faut l'avouer: la plupart du temps le feu, la chaleur, lui manque. La correction, la logique, le développement des idées

Style

poussé jusqu'à leur terme, ces qualités y sont toujours. Est-ce assez? On ne saurait mieux faire que de citer là-dessus Chevalier: "La force est lourde, chez un Bourget comme chez un Zola, mais elle est de la force. Tous les romans de Bourget sont fortement construits. Dans toute forme d'art, il y a une part de métier. Ce métier, Bourget a tenu à le connaître à fond."

(Chevalier--p. 38)

CHAPITRE SIX

IDÉES MORALES

Que Bourget eût une haute idée de sa responsabilité morale comme écrivain, impossible d'en douter après avoir lu les mots qu'il prononça sur ce sujet et, ^{après avoir} examiné le caractère dominant de ses principaux romans.

C'est lui-même qui a dit dans "Le Terre Promise" (p. xii) :
 "La critique, préoccupée de questions morales, eût été plus juste en rappelant simplement aux romanciers de l'école analytique que leur responsabilité est plus grande que celle des romanciers de mœurs."

Dans la préface de "Le Disciple", c'est à la jeunesse française qu'il s'adresse dans un appel dont chaque parole révèle la sincérité passionnée de l'auteur. Tout en dirigeant ses regards vers le passé pour contempler la chute nationale de 1871, il se demande si le jeune homme de 1889 peut réussir là où ses pères ont échoué, et refaire la France: "As-tu de l'idéal, plus d'idéal que nous; de la foi, plus de foi que nous?" Il y a deux types de jeunes gens qu'il redoute: 1. celui "qui n'a que lui-même pour dieu, pour principe, pour fin." Il "n'estime que le succès, et dans le succès, que l'argent." Il est nihiliste. 2. Celui à l'"esprit critique, précocement éveillé"; "le bien et le mal, --- le vice et la vertu lui paraissent des objets de simple curiosité. L'âme humaine tout entière est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse comme un objet d'expérience." Bourget a écrit ce livre pour montrer "ce que cet égoïste-là peut cacher de scélératesse au fond de lui." Et en s'adres-

Idées Morales

sant toujours aux jeunes gens, il les supplie: "Travaille à ce que cette âme ne meure avant toi-même." Voilà des sentiments qui eussent pu présager une oeuvre bien noble, bien élevée.

La plupart de ses romans ont été écrits, donc, dans le but de soutenir quelque thèse morale. Dans "André Cornelis", il l'a annoncée dès l'avant-mot, lequel est: "Tu ne tueras point." Après avoir violé cette loi sacrée, André fait face à un avenir tout rempli du sens de la futilité de son acte. Voilà ce qui constituait son châtimement.

En voulant faire le procès du divorce dans le roman intitulé "Un Divorce, bienque ce soit une oeuvre émouvante et forte, Bourget a néanmoins manqué son coup. La condamnation des pères et des mères par leur fils, "des heurts meurtriers" entre le beau-père et le beau-fils, la résolution d'un fils de faire à sa tête en se mariant, tous ces effets, ne peuvent-ils pas se produire sans que le divorce en soit la cause? Et le mot cruel que Lucien jette à son beau-père--- "Elle était ma mère avant d'être ta femme"--- marque de la jalousie puérile plutôt qu'il ne condamne le divorce. Comment donc ces malheurs peuvent-ils être l'instrument de la justice divine, sorte de châtimement subi par Mme. Darras pour s'être divorcée et, après, remariée? Nous donnons raison à Chevalier quand il dit: "M. Bourget fait plutôt le procès de la femme qui se marie deux fois que le procès du divorce."

(Études Littéraires--p. 46)

Revenons à "Le Disciple", oeuvre conçue, sinon développée, dans un dessein des plus admirables. Bourget s'y est posé la tâche de résoudre ce problème: à quel degré le philosophe, l'écrivain, peut-il être tenu pour responsable des effets de son enseignement moral?

Idées Morales

M. Sixte, caractère qu'il a créé pour réaliser cette tâche, est voué au déterminisme le plus complet, conception tout à fait incompatible avec la doctrine de la libre volonté qui est étroitement liée au système moral de Bourget. De plus, Sixte contemple de sang-froid le vice et la vertu qui sont, trouve-t-il, indispensables l'un et l'autre dans les études de "la science de l'esprit". Il niera, donc, toute responsabilité morale auprès de ses disciples, jusqu'au moment où, amené par une suite d'événements affreux à envisager les effets de ses doctrines, et ~~amené~~^{accablé} par la vue de souffrances autrefois inconnues de lui, il se sent vaguement le besoin de prier. Il s'incline devant "le mystère impenétrable de la destinée", devant l'Inconnaissable. Bourget conclut en disant: "Si ce Père Céleste n'existait pas, aurions-nous cette faim et cette soif de lui dans ces heures-là?"

(Le Disciple--p.370)

Bourget a pu d'autant mieux faire l'exposé des idées philosophiques ci-dessus qu'il en avait été séduit dans sa jeunesse. Son déterminisme et le sens de l'impuissance de la volonté humaine quand elle se trouve aux prises avec des forces extérieures plus fortes, il les a tirés de ses lectures de Spinoza. Tenté aussi par "la rigueur mathématique" et le raisonnement logique de Taine, il finit néanmoins par se dire: "Si l'univers n'est qu'un flot incessant de phénomènes, il ne saurait y avoir place dans la nature pour une volonté particulière, qu'on l'appelle Providence ou justice immanente."

(Peuillerat--p.24, 26)

Qu'il ait rejeté les doctrines de Spinoza et de Taine, il ne nous est permis de douter après la lecture de "Le Disciple" et de son

Idées Morales

essai sur Flaubert. Il donne tort aux disciples de celui-ci de ce qu'ils ont supprimé de plus en plus de leurs livres l'étude de la volonté. Cette tendance chez eux a abouti au fatalisme des romanciers actuels, et fait croire que l'effort est inutile-- défaillance qui "est contraire à l'énergie française."

(Essais-- p. 169)

Et encore dans "Lazarine" (p. 74), il fait remarquer-- "Nos fortunes, heureuses ou malheureuses, sont presque toujours notre œuvre, la somme soudain réalisée de nos qualités et de nos défauts."

Désormais, la moralité de Bourget va donc être bien orthodoxe. Il veut que le châtiment suive de bien près la faute, comme nous l'avons vu dans "Un Divorce". C'est de même pour Landri dans "L'Emigré", quoi que la faute eût été celle de sa mère: au sujet du tragique dans la vie de Landri, Bourget dit (p. 241): "Il est rare qu'il ne soit pas la conséquence d'une de ces fautes profondes dont l'expiation dépasse celui qui l'a commise. C'est une des formes de cette transmission du péché-----de laquelle on a pu dire avec tant de vérité que rien ne nous heurte plus justement." Cette étroite et sévère moralité du Vieux Testament se trouve liée dans ce roman aux idéals: chevaleresques du vieux Marquis, pour qui le symbole sacré est l'épée en forme de croix, l'épée qui rend "la justice et la miséricorde", et qui pouvait dire qu' "il faut quelquefois démissionner de sa vie pour garder intact le germe de l'avenir, pour sauver l'honneur."

(L'Emigré--p. 246)

Si on veut éviter le châtiment, on peut s'attendre à avoir à expier son péché, ou par sa propre personne ou par la personne d'un

Idées Morales

être bien-aimé, tel Henriette dans "Le Terre Promise". Quant à son ami, Francis Hayrac, son expiation dut prendre la forme de surveiller, toujours au loin, le bien-être de sa fille née d'une liaison clandestine.

Les doctrines de la moralité moderne, Bourget n'en veut absolument pas. Ces doctrines se trouvent incarnées dans Darras, le beau-père d'"Un Divorce". "Il était d'une génération qui aura vécu sur ce constant paradoxe de vouloir concilier toutes les vertus du monde traditionnel avec le système d'idées le plus contraire à ces vertus" et "dont la conséquence immédiate est l'anarchie." (P. 219).

L'intensité du conflit entre la science et la religion diminue, il se réjouit de le remarquer, car pour lui ce conflit n'existe même pas. "Le songe hardi, qui fut celui du dix-huitième siècle, d'une explication rationnelle de l'univers s'en est allé."

(Essais--p. 82)

Heureusement, car sans cela l'humanité, débarrassée du souci de l'au-delà, tomberait dans "le grand trou noir" du désespoir, du nihilisme.

(Ibid.--p. 84)

Sur les mœurs du monde parisien, Bourget a versé tout son mépris. Il s'étonne que, trop souvent, les pères, en mariant leur fille à un époux indigne, se prêtent ainsi "de gaieté de cœur à l'infamie que représente quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un mariage du monde."

(Deuxième Amour--p. 181)

Aussi, ces pères sont-ils en quelque sorte responsables des nombreuses liaisons où s'engagent tant de jeunes femmes. Déçues dans leur mariage à un homme qui, en se mariant, ne cherchait qu'à s'enparer de leur fortune, elles trouvent du bonheur hors du ménage con-

Idées Morales

jugal. Ce qui fit que, à Paris, "les liaisons durables sont presque admises au même titre que les bons mariages."

(Sauvetage--p. 327)

À maintes reprises Bourget exprime son dégoût de cette vie oisive et tout vouée au plaisir qu'il trouve le propre du monde de la haute société parisienne: "elle n'a d'autre but que le plaisir immédiat, rapide, insatiable et le plus souvent brutal."

(Ibid.--p. 277)

Plus de doute que Bourget^{ne} se voie dans le rôle de moraliste. Mais c'est de la moralité à rebours qu'il prêchait. Son point de vue, il l'explique par la bouche de Claude Larcher, qui plus d'une fois a joué le rôle de Mr. Hyde vis-à-vis du rôle de Dr. Jekyll joué par Bourget lui-même. Dans sa "Physiologie de l'Amour Moderne" (p. vi), il fait dire à Larcher: "Rendre visibles, comme palpables, les douleurs de la faute, l'amertume infinie du mal, la rancœur du vice, c'est avoir agi en moraliste." Il s'enorgueillit d'imiter dans la psychologie les procédés employés dans la science par Claude Bernard et par Pasteur: "Ce que Claude Bernard faisait avec ses chiens, ce que Pasteur fait avec ses lapins, nous devons le faire, nous, avec notre cœur, et lui injecter tous les virus de l'âme humaine." Tout cela pour que le lecteur se dise: "Voilà qui est vrai" et qu'il "reconnaisse le mal dont il souffre."

(Mensonges--p. 423)

Et il appelle cela, agir en moraliste! Il développe par le menu les arguments de ceux qu'il veut condamner pour qu'il puisse d'autant mieux démolir l'édifice de leurs principes trompeurs. Voilà sa façon d'agir dans "Le Disciple" surtout. Mais est-ce là la façon

dans laquelle il aurait dû s'y prendre? N'est-ce pas plutôt ces idées-là qui feront une impression durable sur la pensée de la jeunesse?

Il a eu, plus d'une fois, des instants de doute, de scrupule:
 "Peindre trop complaisamment sa maladie, c'est la propager."

(Physiologie--p. 327)

Il commence à avoir peur que ce livre ne répande le virus qui ronge l'âme de son porte-parole, Claude Larcher. Mais il se console bien facilement: "Si, après avoir étalé la maladie de mon cœur, j'en donnais le remède?"

(Ibid.--p. 328)

Mais ce n'est point en étalant sa maladie qu'on va la guérir. L'abbé Dimnet a mieux compris le cœur humain quand il a dit à ce sujet: Bourget "describes its (love's) symptoms with enough charm to make them more attractive than their consequences are dreadful."

(Dimnet--p. 89)

Bourget aurait bien fait de s'appliquer à lui-même l'enseignement dont Claude Larcher fut l'objet dans "Mensonges". C'est l'abbé Taconet qui lui fit remarquer: "Ces grands écrivains que vous enviez, songez-vous quelquefois à la tragique responsabilité qu'ils ont prise en propageant leur misère intime?" "Non! les maladies de l'âme veulent qu'on ne les touche que pour les soulager."

(Mensonges--p. 424)

Mais Bourget continue son chemin quand même.

Il est grand romancier, habile dans le maniement des mots et des intrigues, psychologue assez fin, mais comme moraliste il ne sait pas son métier.